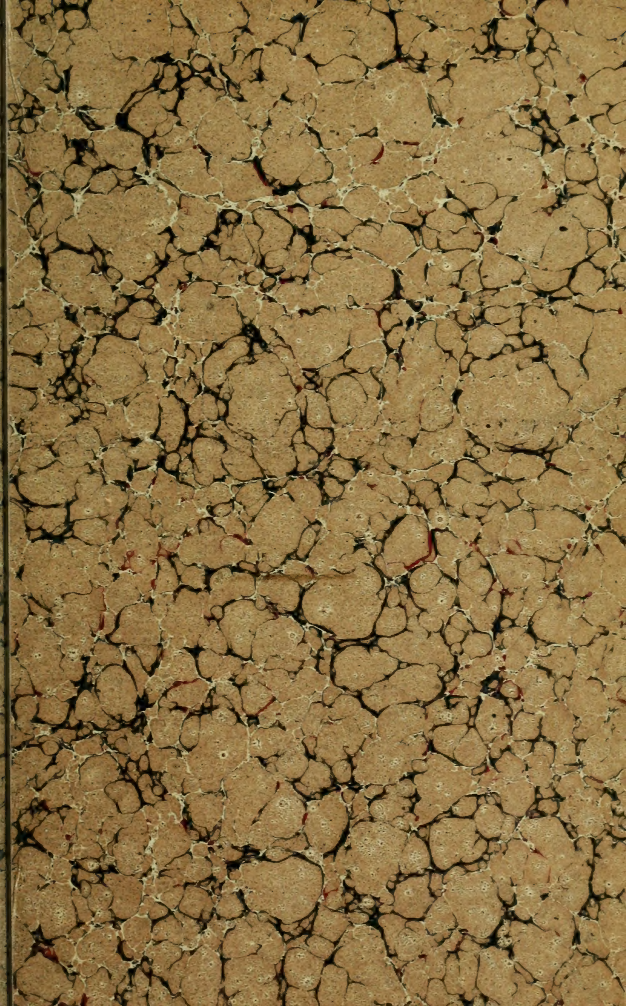

3 1761 07986537 4





AVEC
CHARLES PÉGUY
De la Lorraine à la Marne



CHARLES PÉGUY.

VICTOR BOUDON

AVEC CHARLES PÉGUY

De la Lorraine à la Marne

AOUT-SEPTEMBRE 1914

Préface de MAURICE BARRÈS

OUVRAGE RENFERMANT
DES LETTRES INÉDITES DU LIEUTENANT CHARLES PÉGUY
ET DU CAPITAINE CLAUDE CASIMIR-PERIER.

UN PORTRAIT DE CHARLES PÉGUY ET 4 CARTES



LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE
79, Boulevard Saint-Germain
• 1916 •

Édité

au profit de la Fédération Nationale
d'Assistance aux Mutilés
des Armées de Terre et de Mer

PRÉFACE

J'aimais Péguy. Ces sentiments-là sont réciproques. Il me montrait beaucoup d'amitié. Vous savez le goût qu'il avait de distribuer des rôles et comme des fonctions à chacun de ses amis ; cela éclate dans les entretiens tout à fait extraordinaires qu'a notés son fidèle Lotte ; à tous ceux qui l'appréciaient, il entendait donner un emploi dans sa vie. A ses yeux, j'étais un patron, un aîné, un « vieux » sur qui il pouvait compter. Un jour, il me déclara : « Vous êtes notre patriarche. » J'en fus tout étonné.

Je l'entends, je le vois encore, tel qu'il fut ce jour-là, arrivant à Neuilly, comme à son ordinaire, dans son diable de grand manteau, le regard plein de feu et de perspicacité, mais un peu tourné en dedans et retenu sur ses propres intérêts, la figure broussailleuse, sans âge, rayonnante de la

jeunesse des enfants et de la bonhomie des vieilles gens, et, me jetant ainsi d'un seul mot, bien à l'improviste, dans les caves de la plus profonde vieillesse, autant dire au tombeau. Un patriarche! Comme la vie va vite!

Il me nommait ainsi par affection et pour me bien marquer ma voie. J'étais abonné aux *Cahiers*; le premier, j'avais annoncé et célébré la *Jeanne d'Arc*; s'il n'avait tenu qu'à moi, il aurait eu le grand prix de littérature à l'Académie, et tout de même nous avions obtenu pour lui un autre prix assez équivalent; il s'était installé pour une partie de son œuvre chez mon éditeur et ami, M. Émile Paul ; enfin, comme il le rapporte dans ses Entretiens avec Lotte, lui et moi, nous rêvions qu'il entrât rapidement à l'Académie.

Il était content de tout cela, mais tout cela n'est rien que des broutilles et des herbes séchées auprès d'un vrai service qu'il m'a été donné de lui rendre, auprès d'une source d'eau vive qu'il me fût permis de faire jaillir et qui pour jamais le préserve de la mort.

Le 12 décembre 1914, un soldat m'écrivait de l'hôpital nº 17, à Laval : « J'ai eu l'honneur de combattre aux côtés et sous les ordres de Charles Péguy, dont vous avez glorifié la belle mort au champ d'honneur. Il fut tué le 5 septembre, à Villeroy, à côté de moi, alors que nous marchions à l'assaut des positions allemandes... »

Vous pensez quelle fut mon émotion de plaisir et de piété. Quoi ! Un blessé de l'Ourcq, frappé le lendemain du jour où Péguy tomba, était en mesure de parler ! Le 26 du même mois, sans y faire une râture, j'imprimai l'admirable récit de Victor Boudon. Deux mois plus tard, le 27 février 1915, il me mit à même d'en donner un complément de la plus haute importance. Aujourd'hui voici qu'il publie dans toute son ampleur et sa scrupuleuse sincérité son incomparable déposition.

Avec Péguy de la Lorraine à la Marne (août-septembre 1914). « Ces pages simples, dit-il, dans sa dédicace liminaire, sont le modeste témoignage d'un soldat à la

mémoire de Charles Péguy, de ses chefs, de ses frères d'armes, des glorieux morts du 276e, de tous ceux qui, par leur sacrifice héroïque, ont sauvé Paris et la France en septembre 1914... » Et ce livre, comme Anatole France avait déjà fait de son précieux recueil, *Sur la Voie Glorieuse*, Victor Boudon, blessé de la guerre, note expressément qu'il sera vendu « au profit de la *Fédération Nationale d'Assistance aux Mutilés des Armées de Terre et de Mer...* » Qu'à la reconnaissance de tous se joigne notre remerciement.

Quel est ce noble témoin ? Que vaut ce compagnon qui désormais à travers les siècles ne va plus quitter Péguy ?

Au moment où la guerre l'appela au régiment, Victor Boudon était représentant de commerce. Auparavant, tout jeune encore, il avait travaillé comme secrétaire auprès de Francis de Pressensé à la Ligue des Droits de l'Homme. C'est dire que nul plus que lui n'eût été capable de s'enivrer immédiatement des théories de notre ami sur la

Mystique de la Révolution et de *l'Affaire*, et très vite de ses théories sur la Mystique de Jeanne d'Arc. Mais, chose curieuse, ces méditations, Boudon les ignorait quand le hasard de la mobilisation le mit sous les ordres de Péguy en août 1914, au 276e régiment de réserve d'infanterie : « Je savais, me dit-il, que Péguy rédigeait *les Cahiers de la Quinzaine*. J'en avais lu autrefois quelques fascicules, au temps de *l'Affaire*, et depuis rien... »

Il regrette de n'avoir pas « échangé des idées » avec Péguy. « C'était mon lieutenant, nous n'avons guère causé, et puis cela fut si court, si plein de fatigues, d'événements ! Oui, je me promettais à l'occasion de l'interroger et de l'entendre !... »

Que Boudon se console. Il connaît un Péguy plus vrai, plus beau, plus éternel que celui que nous fréquentions, et son témoignage nous apporte le Charles Péguy de l'éternité.

Je ne dis pas simplement que dans ce Mémorial vous allez voir Péguy frappé

debout au milieu de ses hommes et tel que la postérité l'accueille ; il vous apparaîtra au cours de ces trente jours de guerre comme un homme de la plus vieille France; et vous verrez en action ce que vous avez déjà distingué dans la génialité de Péguy, un contemporain de Joinville et de Jeanne d'Arc, bref le Français de la France éternelle.

Faites attention qu'il y a dans ces quelques pages écrites par ce Parisien de 1916, des passages qui semblent être du « loyal serviteur » sur Bayard. (Voir la place cédée de nuit à une pauvre femme... page 94).

De telles scènes si pures et pour ainsi dire saintes, sont mêlées à d'autres scènes plus grossières et qui, d'ailleurs, montrent des âmes prodigieusement innocentes. C'est la beauté de ce livre ; on y voit dans toute sa réalité le grouillement de la vie, la foule populaire pas encore devenue tout-à-fait la troupe guerrière, *sancta plebs Dei*, si chère aux historiens des Croisades.

Il y eut dans la première psychologie de nos armées de 1914 une nuance de

sans-culottisme. Un combattant qui sait voir me dit : Au début de la campagne, j'ai été souvent frappé de la goguenardise sans-culotte avec laquelle ouvriers ou paysans mobilisés prétendaient maintenir en face du Kaiser et de ses suppôts le droit qu'ils se reconnaissaient de n'avoir ni Dieu ni maître, de pratiquer à leur guise un cordial alcoolisme et un anticléricalisme gaillard.

Dans quelle mesure cette disposition initiale s'est-elle modifiée? Que cachent, à vrai dire, la stupeur où certains semblent vivre, la paisible obstination de la majorité, l'indifférence au danger des meilleurs, la docilité de la plupart des autres?

Actuellement, il y a chez beaucoup quelque chose d'uniforme, avec des sentiments très simples, très primitifs, d'où émergent surtout la rancune contre les embusqués et les exploiteurs et une certaine obsession développée par la solitude. Sous l'action des souffrances, des sacrifices, dans la gravité de cette vie terrible ou fastidieuse, bref, avec l'expérience, tout a évolué. Il

semble bien que d'autres dosages de qualités, de vertus et de défauts se soient imposés à tous, aux professionnels comme aux soldats venus du civil. Même les petites aristocraties de fait qui fournissaient l'armature ont trouvé leur valeur dans un ordre de grandeur différent de celui qu'au début elles plaçaient le plus haut.

Mais l'armée que Péguy a vue, c'est l'armée des premiers jours, qui n'avait pas encore subi le broiement et la refonte que lui imposa la guerre, et dans laquelle les éléments superbes des faubourgs et les éléments militaires professionnels étaient juxtaposés plutôt qu'amalgamés.

Lisez, au début même du récit de Boudon, cette scène très caractérisée du brave ivrogne mobilisé qui se querelle avec un agent sur le quai du départ. Tout va se gâter, mais Péguy intervient avec le ton d'un Parigot, et l'homme émerveillé de dire : « Pour un lieutenant, c'est un chic type. »

Au long des trente journées que raconte Boudon, vous trouverez constamment cette

veine populaire. Observez, par exemple avec un peu de divination les sentiments qu'inspirait à ces ouvriers de Belleville et de Bercy, à ces paysans de Seine-et-Marne le capitaine Guérin, grande figure d'un modèle plus ancien, plus austère, moins complètement accessible à ceux qui dès le premier instant surent voir dans Péguy « un chic type ». Le capitaine Guérin, professionnel du devoir et de la science purement militaires, incarne la doctrine et la tradition. S'il est ou non « un chic type », je le laisse à décider, mais c'est tout court un type, je veux dire un homme fortement tracé et qui fait autorité comme modèle. Péguy le sait, Péguy constate, accepte la leçon exemplaire d'un Guérin contre qui se cabrent d'abord des indépendances natives plus guerrières que militaires.

Péguy, c'est sa valeur incomparable, est placé au confluent, — me fais-je entendre? — de nos forces traditionnelles et révolutionnaires ; il peut être à la fois l'homme de la doctrine et des plus ardentes excitations

individuelles. Notre ami, ceux qui connaissent son œuvre et sa nature s'en rendent compte aisément, était mieux que personne capable de reconnaître et d'employer l'indépendance hardie et la riche humanité de ces faubouriens de Paris, de ces cultivateurs de Crécy et de Voulangis, et de s'en faire une imagination noble. Fils d'ouvrier, petit-fils de paysan, élevé avec une bourse, orgueilleux de sa pauvreté, se tenant pour un compagnon typographe plus encore que pour un homme de lettres, tout nourri de Joinville et de Jeanne d'Arc, et puis le cœur infiniment noble et chaud, Péguy compte agir par l'amitié sans moyens disciplinaires au bénéfice d'une plus haute amitié, au bénéfice de la patrie. Péguy part avec ses frères.

Nul plus que lui n'a l'intelligence du compagnonnage d'armes au vieux sens de notre pays.

Dans le temps jadis, dans la France du moyen âge, ce qui constituait le système politique, ce n'était pas le fief, la terre, la relation *réelle*, foncière, c'était la relation

personnelle ; ce qui soudait les mailles du tissu féodal, c'était l'attachement de l'homme à l'homme, la foi. Et le même besoin d'appuyer les relations de chef à soldat sur une acceptation libre, sur une fidélité volontairement consentie, subsiste chez nos paysans, chez nos ouvriers, au fond de tous nos cœurs. Jadis entre chef et compagnons, ou bien entre compagnons d'un même chef, des pactes se formaient d'une extrême énergie qui équivalaient parfois à la fraternité : Olivier et Roland, Amis et Amile, Ogier et Berron, Clisson et Duguesclin. Vous vous rappelez le beau texte de l'accord que conclurent Bertrand Duguesclin et Olivier Clisson, ne mettant rien au-dessus de leur amitié que leur loyauté au roi, c'est-à-dire à la patrie : « *Sçavoir faisons que... voulons estre aliez et nous alions à tousjours à vous contre tous ceulx qui peuvent vivre et mourir, excepté le roi de France,... et vous promettons aidier et conforter de tout nostre pouoir...* Item, *voulons et consentons que de tous proufitz et*

droitz qui nous pourront venir et échoir d'ore en avant vous aiez la moitié entièrement..... Item, *garderons vostre corps à nostre pouoir, comme nostre frere... Toutes lesquelles choses jurons sur les saintz évangiles de Dieu, corporellement touchiez par nous, et chacun de nous et par les fois et serments de nos corps bailliez l'un à l'autre...* » Eh bien ! notre Péguy a passé sa vie à sceller des pactes pareils avec Joseph Lotte, Charles de Peslouan, les Tharaud, Claude Casimir-Périer, Daniel Halévy, les deux Laurens, Suarès, Julien Benda, Moselly, Lavergne, Eddy Marix, Louis Gillet, avec tous les habitués de la petite boutique en face de la Sorbonne, ou plus simplement avec les collaborateurs des *Cahiers de la Quinzaine*, et puis, un peu à l'écart de ce portique ouvert à tous les vents, avec Monseigneur Batiffol, dom Baillet, le pasteur Roberty, Georges Goyau et Madame Goyau. Et maintenant, ce pacte, il le scelle avec chacun des « gars », comme il aimait à dire, qu'il emmène à la guerre.

Ce n'est pas un jeu de rapprocher ainsi

Péguy des nobles hommes de jadis. Si nous aimions avec respect son caractère, jusque dans ses excessives originalités, au temps qu'il n'était pas encore un héros de la France, c'est que nous reconnaissions en lui les antiques vertus qu'il prenait pour modèles. Et ces hommes du peuple, ouvriers et paysans mobilisés, s'ils s'accommodent de lui tout de go, c'est qu'eux aussi profondément ils appartiennent au vieux temps, je veux dire portent des instincts fiers et bons en eux, toujours vifs, qui ne peuvent pas être mieux disciplinés que par un attachement de l'homme à l'homme.

Victor Boudon a été mis à même de joindre à son Mémorial les lettres que Péguy, durant son mois de guerre, écrivit à sa famille et à ses amis. Précieux trésor. On y cherche ce que pensait le héros. Ces textes rapides ne suffisent pas. J'ai mieux à vous donner.

Ce que pense Péguy, ou plutôt ce qui se forme dans sa conscience, plus profond que ses pensées claires, ce qui l'anime et l'oblige

vous le saurez en méditant le grand texte que voici et qu'assurément il connaissait, aimait et révérait. C'est Joinville qui parle. Il dit : « *Le sire de Bourlémont, que Dieu assoille! me déclara quand je m'en allai outre-mer : Vous vous en allez outre mer; prenez garde au revenir, car nul chevalier, ni pauvre ni riche, ne peut revenir qu'il ne soit honni s'il laisse en la main des Sarrazins le peuple menu Nostre Seigneur, en laquelle compagnie il est allé.....* »

Ainsi pense Péguy. Et maintenant que vous connaissez la chaude pensée animatrice qui le place dans le droit fil de la France éternelle, regardez-le agir et mourir tel que le *portraiture* son témoin véridique.

MAURICE BARRÈS

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu,
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles,

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre.
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre,
Heureux les épis murs et les blés moissonnés.

Charles PÉGUY
Prière pour nous autres charnels, 1913

CES PAGES SIMPLES
SONT LE MODESTE TÉMOIGNAGE
D'UN SOLDAT
A LA MÉMOIRE
DE CHARLES PÉGUY,
DE SES CHEFS,
DE SES FRÈRES D'ARMES,
DES GLORIEUX MORTS DU 276e,
DE TOUS CEUX QUI PAR LEUR SACRIFICE
HÉROÏQUE
ONT SAUVÉ PARIS ET LA FRANCE
EN SEPTEMBRE 1914....

V. B.

Décembre 1914.

AVEC PÉGUY
DE LA LORRAINE A LA MARNE

(AOUT-SEPTEMBRE 1914)

---

4 AOUT 1914.

.... L'heure du départ et de la séparation vient de sonner pour moi. Après d'émouvants adieux, je franchis à deux heures de l'après-midi, sans un regard en arrière, mais le cœur un peu gros, le cordon de soldats entourant la gare de Bel-Air-Raccordement où a lieu la concentration des mobilisés qui rejoignent à Coulommiers le dépôt du 276e régiment de réserve d'infanterie.

A l'entrée, un sous-officier de planton examine les fascicules des livrets et dirige chacun vers le quai de départ.

Sur le talus de la voie dominant les rues environnantes noires de monde, se rassem-

blent les mobilisés. Beaucoup se reconnaissent. On se forme par groupes d'amis.

Un officier de petite taille, en tenue, couvert d'une pèlerine noire, à l'allure martiale, au visage énergique, à la barbe blonde, le regard malicieux derrière le binocle et le sourire fin, surveille les arrivées d'un air paternel : c'est Charles Péguy, l'écrivain, le poète, l'auteur des *Cahiers de la Quinzaine*, lieutenant de territoriale, maintenu sur sa demande au même régiment de réserve (le 276e) et à la même compagnie (la 19e) auxquels il était affecté durant ses périodes d'instruction et de manœuvres.

.... Le train qui doit nous emmener s'avance avec lenteur. Les vivats, les adieux, montent de la foule, les mouchoirs s'agitent au vent.

Il est quatre heures. En quelques instants, du premier au dernier wagon, notre train est décoré, pavoisé de drapeaux et de fleurs, comme pour une fête. D'immenses inscrip-

tions à la craie : « Train de plaisir pour Berlin », « A mort Guillaume et les Boches ! » « Vivent la France et ses alliés ! », des caricatures, peu flatteuses pour nos ennemis, couvrent le train d'un bout à l'autre, tandis que l'avant de la locomotive est orné d'un superbe pavois aux couleurs alliées.

Chacun prend place, se case au petit bonheur. Le lieutenant Péguy fait la police, se dépense, interpelle les retardataires, ouvre et ferme les portières, fait monter les hésitants ; dans toute cette turbulence, un peu de discipline est nécessaire, quelques têtes sont échauffées par l'émotion du départ... et de trop copieuses libations. Un mobilisé tenace veut à toute force emmener sa femme avec lui ! Un agent de service l'apostrophe durement, les choses vont se gâter. Mais Péguy a vu la scène, il intervient : « Allons, mon vieux, viens avec moi, ce n'est pas le jour de se cogner, réserve ça pour les Boches ! »... et docile, l'homme le suit en l'assurant que

« pour un lieutenant, il est un « chic » type ! »

Bientôt, le train archibondé de toute cette jeunesse exubérante d'enthousiasme démarre au milieu de cris joyeux. A toutes les stations, des fleurs, des drapeaux par poignées, nous sont jetés et achèvent la décoration des wagons. Les femmes, qui se pressent tout le long de la voie, envoient à ceux qui partent à la frontière de touchants baisers d'adieu, tandis que les hommes se découvrent gravement. Aux arrêts, qui sont fréquents, c'est de la frénésie. Les acclamations, les cris de « Vive la France ! », « A Berlin ! », redoublent et alternent avec les chants, hurlés par nos trois mille poitrines, de la *Marseillaise* et du *Chant du Départ* dont la foule reprend en chœur les couplets. Dans les gares, les dames de la Croix-Rouge distribuent divers rafraîchissements.

Il est neuf heures du soir, quand le convoi, gigantesque bouquet de fleurs, entre en gare de Coulommiers.

Ah ! cette arrivée ! Quel beau spectacle ! Ils s'en souviendront aussi longtemps que nous les habitants qui faisaient la haie le long des trottoirs !

De toutes les poitrines, une immense clameur de « Vive la France! » retentit, tandis que s'élève, dans son rythme farouche, le *Chant du Départ* :

..... Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle, un Français doit mourir!....

Un grand drapeau est déployé, et, tous derrière, aux accents de l'hymne sublime, nous défilons gravement dans la nuit qui tombe.

Le lieutenant Péguy, empoigné lui aussi par l'émotion générale, suit le cortège, marquant le pas comme nous autres, simples troupiers.

Les pelotons qui, à la sortie de la gare, devaient nous grouper par compagnies, n'ont aucun succès, et regagnent philosophique-

ment le quartier ; à la porte, un sous-officier de service nous indique que notre bataillon (le 5e) est tout entier cantonné à 2 kilomètres de la ville, dans le petit village du Teil ; nous nous y rendons aussitôt à travers la campagne endormie sous un clair de lune superbe.

I

La 19e compagnie à laquelle je suis affecté est commandée par le capitaine Pierre Guérin.

Grand et maigre, le capitaine Guérin, à peine âgé de trente-deux ans, a conquis vaillamment son troisième galon dans les rangs de la Légion étrangère ; il revient du Maroc décoré de la Légion d'honneur pour faits de guerre. Rude pour les hommes, jusqu'à la dureté, mais dur aussi pour lui-même, il ne se ménage pas, bien que fort anémié et affligé d'une claudication très accentuée due à une

grave blessure reçue sous les murs de Fez. Il ne peut, de ce fait, monter à cheval et marche, péniblement, appuyé sur une canne d'ébène.

Malgré la belle énergie dont fit constamment preuve le capitaine Guérin, il lui était difficile de supporter les fatigues d'une longue campagne et d'être à notre tête le meneur d'hommes, l'entraîneur qu'il aurait voulu être. Il avait été désigné d'ailleurs, en raison de sa glorieuse infirmité, pour être attaché à l'état-major de l'armée, au Ministère de la Guerre, et nous ne nous attendions pas à lui voir prendre le commandement effectif de la compagnie, qu'il ne conserva que sur ses pressantes demandes.

C'est, en réalité, le lieutenant Péguy, son véritable bras droit, qui commande la 19e compagnie et prépare son entraînement avec une remarquable intelligence.

Le troisième officier, sous-lieutenant Jean Hamelin (mort des suites d'une blessure reçue à l'attaque de Soissons le 13 septem-

bre 1914), bon colosse, à la figure souriante, s'occupe particulièrement de l'organisation matérielle de la compagnie, des comptes, de l'ordinaire, assisté du sergent fourrier Mattéi, un Corse, brave et charmant garçon, tué depuis près d'Arras.

Le lendemain de notre arrivée, commencent l'habillement et l'équipement; sous la direction du capitaine. Rien de plus pittoresque que cette scène en plein air, dans la cour d'une ferme où cantonne presque toute la compagnie.

Les gradés, devant l'avalanche des arrivants, courent de tous côtés, affairés. Chacun troque ses effets civils aussitôt empaquetés et étiquetés, contre le pantalon rouge, la lourde capote et les brodequins réglementaires ; rien ne manque et nous sommes vêtus et équipés de neuf. L'organisation est parfaite : en quelques heures, 250 hommes, l'effectif total de la compagnie, sont transformés en soldats dont l'allure pour être quelque peu dépourvue d'élégance, n'en est pas

moins martiale. On a de l'aisance dans la tournure, les effets sont bien un peu larges et raides, mais, à la guerre comme à la guerre : un peu de bourre dans le képi trop grand, un pli au pantalon, à la capote, quelques points par-ci par-là, et, avec un bon et solide « flingot » à la main, nous voilà tous prêts pour la grande chasse !

L'unique rue du Teil est envahie par cette foule tumultueuse de soldats ; on se coudoie, on s'interpelle, tandis que dans un coin de rue, des dames dévouées, venues tout exprès de Paris, procèdent aux travaux de couture que nos mains inhabiles leur confient.

Dès le 6 août, surlendemain de notre arrivée, nous commençons quelques exercices d'entraînement, de service en campagne, sous la direction de Péguy. A toute heure du jour et de la nuit, on rencontre ce brave officier dans le cantonnement, toujours prêt, équipé, sanglé dans son uniforme. Aux appels du matin et du soir, il est le premier, faisant mon-

tre d'une patience à toute épreuve, gourmandant d'une voix qui veut être sévère les retardataires ou ceux dont la tenue laisse à désirer.

Son esprit tout de justice, sa paternelle fermeté, lui ont tout de suite conquis l'affection des hommes. La plupart ne connaissent pas encore cet officier assez énigmatique, causant peu, mais prodigieusement actif, que l'on voit courir, se démener, tel un maître d'école surveillant ses élèves, un chien de berger son troupeau. Et comme tout officier aimé de ses soldats est généralement gratifié d'un surnom, il lui en est aussitôt donné un que l'extérieur du bon Péguy paraît bien justifier ; pour nous tous il est le « Maître d'école », le « Pion ».... Et il en souriait, notre lieutenant, chaque fois qu'en passant devant les rangs, ce surnom dit par tous en franche amitié, venait frapper ses oreilles, il en souriait avec un air malicieux qui semblait dire : « Blaguez, blaguez, mes amis, vous le verrez à l'œuvre, votre « Pion » !...

II

Le régiment d'active, « 76e », déjà prêt, part pour le front le matin du 6 dans une allégresse générale. Notre tour ne saurait tarder. On vient de nous distribuer à chacun onze paquets de cartouches ; et maintenant, dans les cartouchières bombées, il y a de quoi décrasser l'âme de nos lebels !

Les journées des 7 et 8 août se passent en service en campagne que dirige toujours Péguy, et en divers travaux d'organisation et de préparation. Notre lieutenant est tout à la joie, il nous annonce les bonnes nouvelles

reçues de la guerre : la déclaration de guerre de l'Angleterre à l'Allemagne, l'écrasement des Allemands sous les murs de Liége et la prise de Mulhouse par nos troupes victorieuses. La satisfaction se lit sur tous les visages. Nul ne doute de la Victoire, et Charles Péguy moins que tout autre. Cet homme pensif semble, dans la terrible guerre qui commence, pressentir la conclusion heureuse de la bataille qu'il livre pour le triomphe de son idéal. Tout en lui respire la confiance et, jusqu'au bout, la certitude du succès final illuminera ses traits souvent tirés par la fatigue.

La force du redoutable ennemi que nous allons combattre, ne nous apparaît pas encore, et tous, officiers et soldats, nous pensons, après ces premiers succès, que l'écrasement complet de notre adversaire demandera tout au plus trois ou quatre mois. Nous nous refusions alors à voir dans l'armée allemande autre chose qu'une institution toute de

façade, un mécanisme compliqué et très fragile, dans le soldat allemand autre chose qu'un automate, et il nous semblait à tous que l'action énergique de la nation armée luttant pour le Droit et la Liberté des peuples, associée à de puissants alliés, allait faire crouler rapidement ce « colosse d'airain aux pieds d'argile », dans un sanglant fracas.

Le dimanche 9 août, par une radieuse et chaude journée, le régiment en grande tenue, les uniformes flambant neuf, les armes reluisantes, se dirige, musique en tête, vers le terrain de manœuvres de Montanglaust où doivent avoir lieu la revue de départ et la présentation du drapeau.

Sous le brûlant soleil, qui fait briller les ors et les cuivres, la revue a lieu ; puis un commandement bref retentit : « Au Drapeau ! », et, tandis que 3 000 éclairs de baïonnettes scintillent dans l'azur, la sonnerie martiale s'envole.

L'instant est émouvant : sous le grand

souffle guerrier qui vient de balayer toutes les inégalités sociales, il n'y a plus en face du danger qu'un seul et même cœur, vibrant d'espoir et d'enthousiasme....

.... Et là-bas, la voix mâle du lieutenant-colonel Lejeune, commandant le régiment, martelle des phrases énergiques dont le vent nous apporte par instants l'éclat.... « Drapeau du 276e, je te présente ton régiment.... Nous lutterons pour la France jusqu'au triomphe !... Soyez des Français !... »

Puis, au rythme de marches guerrières et entraînantes, le régiment regagne ses cantonnements.

III

Le régiment quitte définitivement son cantonnement le lendemain 10 août.

A cinq heures du matin, en chantant, nous partons pour la gare où a lieu l'embarquement dans des wagons à bestiaux : 46 hommes empilés dans un espace qui en tiendrait à peine 20, les sacs gonflés et les fusils occupant une large place.

Plusieurs dizaines de trains se suivent à la file ; le voyage est lent, la chaleur lourde et étouffante ; et sur les peu confortables et dures banquettes qui brisent les reins aux

cahots de la marche, la lassitude se fait bientôt sentir.

De cela, heureusement, personne n'a cure. Des cris, des rires, des chansons, mille apostrophes joyeuses, jaillissent des wagons et se répondent d'un train à l'autre. A toutes les stations, c'est le même accueil, la même sympathie du public, des femmes surtout. Ainsi qu'au départ de Paris, les voitures sont toutes fleuries, pavoisées, couvertes d'inscriptions.

La journée, puis la nuit se passent ainsi. Près de Sommesous, les trains subissent un arrêt de plusieurs heures par suite d'une catastrophe arrivée à un convoi de tête. Un déraillement, suivi de l'incendie des wagons, provoqué, dit-on, par un espion, vite fusillé, cause de nombreuses morts. Sur les côtés de la voie les débris du train sinistré achèvent de brûler lugubrement dans la nuit, tandis que des équipes de soldats du génie procèdent au déblaiement, réparent et consolident la voie.

Nous voyageons, ignorant notre destination, sans savoir si nous sommes dirigés sur la frontière allemande ou sur la Belgique. Les officiers ne sont pas plus renseignés que nous.

Nous passons successivement Sézanne, Fère-Champenoise, Vitry-le-François, Sermaize, la si jolie station estivale, sauvagement incendiée, moins d'un mois après, et complètement rasée par les représentants de la « kultur ».

Un court arrêt à Bar-le-Duc, et notre train arrive enfin, à onze heures du matin, à Saint-Mihiel, où nous débarquons après trente heures d'un voyage harassant pour un parcours qui, cependant, est à peine de 300 kilomètres.

IV

Notre division, la 55e, que commande le général Leguay, et qui comprend, outre l'artillerie, la cavalerie, le génie, et les diverses formations divisionnaires, les 276e, 246e, 289e et 231e régiments d'infanterie, se trouve groupée avec la 56e division sous les ordres du général de Lamaze, et tout entière concentrée dans la région de Saint-Mihiel-Commercy. Le corps d'armée, nous dit Péguy, est chargé d'assurer la défense de ce secteur et la liaison entre les forts du camp des Romains, de Liouville et de Gironville

et de participer, vraisemblablement, aux opérations du siège de Metz qu'il semble que nous allons entreprendre.

Le cantonnement du 5e bataillon du 276e est établi à Loupmont, petit village à 14 kilomètres Est de Saint-Mihiel et vers lequel nous nous dirigeons au sortir de la gare.

La traversée de Saint-Mihiel se fait au milieu d'acclamations enthousiastes. Les habitants se pressent sur notre passage, et, par des applaudissements, des vivats, nous témoignent la joie que leur cause notre arrivée. Sur le pas des portes, des femmes, des jeunes filles se précipitent et distribuent boissons et victuailles. Il fait d'ailleurs une chaleur atroce, et ces générosités sont accueillies avec reconnaissance. Les braves gens qui nous fêtent emplissent quarts et bidons, et plus d'un d'entre nous glisse, avec un sourire, dans sa musette, quelque bonne bouteille cachetée de vin gris de Lorraine.

Cependant, au sortir de la ville, la côte que

nous grimpons est dure, et la marche éreintante. Au bout de quelques kilomètres beaucoup lâchent pied, et ce n'est pas trop de toute l'énergie de notre brave lieutenant pour ranimer les courages défaillants et maintenir la cohésion dans les rangs de la compagnie.

Cet infatigable petit homme ne paraît pas sentir les morsures de la chaleur. Un mouchoir en guise de couvre-nuque, le képi rejeté en arrière découvrant son visage ruisselant de sueur, la pèlerine accrochée à son bras, son col de tunique dégrafé, une inséparable carte à la main, la carte de la frontière d'Alsace-Lorraine et d'Allemagne, Péguy marche de son pas saccadé et presque automatique, allant de la tête à la queue de la colonne, faisant deux fois le chemin. Il exhorte tout le monde de la voix, une voix aux intonations vibrantes et comme métalliques, qui s'entend d'un bout à l'autre de la compagnie : « Allons, allons, les amis, un coup de collier, nous arrivons ! »

Pendant une partie du trajet, Péguy marche aux côtés du lieutenant Claude Casimir-Perier, de la 18e, qu'il paraît aimer beaucoup. Officier de réserve, charmant, plein de prévenances pour ses hommes, crâne, très courageux, le lieutenant Casimir-Perier, fils de l'ancien Président de la République, fut nommé, à la mort du capitaine Guérin, commandant de la 19e compagnie, à la tête de laquelle il tomba glorieusement, le 12 janvier 1915, au cours de la malheureuse affaire de Crouy.

Sur la route, qui semble interminable, passent des autobus parisiens affectés au ravitaillement. Ces braves « Madeleine-Bastille », dépaysés et perdus sur ces chemins lointains et poudreux, nous croisent constamment, débouchant en trombes, au milieu de nuages de poussière.... C'est un peu de Paris qui passe, et cela fait plaisir....

Tant bien que mal, le trajet s'accomplit, et nous arrivons vers le soir, la forêt d'Apremont

traversée, à Loupmont, où nous devons cantonner quelques jours.

Comptant moins de 200 habitants, le petit village, que domine la masse de son église à la blancheur avivée par la verdure des sapins qui l'entourent, semble accroupi dans une douce quiétude au pied d'une colline, « le Mont », dont la hauteur boisée s'élève à près de 400 mètres et le protège des vents du Nord. Il fut sauvagement détruit par les barbares, quelques jours après notre départ.

Loupmont possède un curé qui est bien le plus brave homme et le plus dévoué qui se puisse trouver. Vieillard courbé par le poids des ans, aimé à juste titre de tous les habitants, nous le rencontrons fréquemment, dès l'aube, la hotte au dos, la binette sur l'épaule, allant cultiver les champs de ceux de ses paroissiens qui sont partis pour la guerre.

Les issues du village sont gardées jour et nuit, dans la crainte d'une surprise, par de

petits postes qui barrent les routes durant la nuit avec des charrettes placées en travers.

Sous les ordres des lieutenants Péguy et Hamelin des patrouilles sont faites aux environs, des cavaliers allemands étant signalés dans les bois.

Les cinq jours passés à Loupmont sont occupés en travaux de retranchements. Sous la direction de nos trois officiers, nous creusons plusieurs lignes de tranchées qui protégeront le village vers l'Est, tandis que les autres compagnies exécutent des travaux semblables sur les pentes Sud du Mont dont elles font une position très fortifiée. Toute cette région de Lorraine est d'ailleurs bouleversée de tranchées parfaitement construites et qui semblent devoir empêcher toute avance de l'ennemi.

Constamment les aéros de reconnaissance français, les « tauben » et autres sinistres oiseaux ennemis croisent au-dessus de nos têtes, tandis que la grosse voix lointaine du

canon ébranle l'air. La nuit, les rayons lumineux des forts français et allemands jouent dans le ciel qu'ils éclairent de leurs blanches lueurs.

Chaque soir, après la soupe, officiers et soldats, se rendent devant la mairie (où sont installés l'état-major et l'ambulance régimentaires), pour la lecture des communiqués officiels. C'est l'heure attendue par tous avec impatience. Les nouvelles sont bonnes, l'offensive en Alsace est couronnée d'un plein succès, ce qui remplit les cœurs de joie et d'espérance.

V

Le 16, la 55e division quitte les positions occupées pour se porter en avant, dans la direction de Metz dont il semble de plus en plus que nous allons entreprendre le siège. C'est toujours la conviction de Péguy qui nous assure qu'avant peu il lui paraît probable que ce siège commencera et que nous ferons vraisemblablement partie des troupes d'investissement.

Par Varnéville et Woinville, nous arrivons à Nonsard à une heure de l'après-midi, avec l'appétit féroce de gens qui ont plusieurs

dizaines de kilomètres dans les jambes et le ventre creux depuis la veille au soir.

Tout le bataillon est logé dans ce triste village : 1 000 hommes chez 90 habitants ! Impossible de rien trouver, et avec cela il pleut, le pauvre pays est transformé en un lac de boue. Les habitants vivent dans une pénible angoisse à laquelle notre arrivée met heureusement fin : des patrouilles de uhlans ont traversé fréquemment le village, et la veille l'un de ces cavaliers a été tué à quelque cent mètres de là. Une de nos patrouilles ramène un prisonnier, un chasseur de la garde saxonne, grand et solide gaillard, rose et joufflu, qui ne cache pas au lieutenant Casimir-Perier qui l'interroge sa satisfaction d'être désormais à l'abri des incertitudes de la guerre. Il sourit à tout le monde et pousse des « Kamerad ! Bonjour ! » qui nous divertissent follement.

Est-il besoin de dire que nos habituels sentiments d'humanité lui procurèrent des soins

et un traitement qu'il aurait eu mauvaise grâce de ne pas apprécier : Bon repas, vin, tabac, café et... transfert en voiture à Saint-Mihiel, alors qu'il s'attendait à être fusillé !

Il en était ainsi pour tous nos prisonniers... sans souci d'une réciprocité peu probable.

La région est infestée d'espions qui circulent en toute liberté, jouissant d'une incompréhensible impunité. Pour la plupart, ce sont des fermiers établis dans le pays depuis des années et qui ne cachent nullement leur origine allemande, ils accueillent et ravitaillent, dans leurs fermes perdues au milieu des bois, les uhlans et autres écumeurs de l'armée ennemie qui s'y réfugient quand la faim les talonne ou qu'ils se sentent serrés de trop près. Ces fermiers-espions correspondent avec les lignes allemandes par des chiens spécialement dressés et dont plusieurs nous sont signalés, portant la correspondance de trahison dans un sachet serré sous le collier.

Les deux jours que nous passons à Nonsard sont occupés, en dehors des gardes de nuit qu'agrémentent quelques coups de feu tirés contre d'invisibles ennemis, par divers exercices d'entraînement sous la pluie qui tombe sans discontinuer. Le grand plaisir du lieutenant Péguy à la fin de chaque exercice, c'est la charge à la baïonnette. Ce diable de petit homme exulte à chacune de ces charges où se révèle son tempérament combatif. Il fallait le voir, après avoir fait déployer la compagnie en tirailleurs, nous crier d'une voix forte et bien timbrée : « Pour la charge, baïonnette au canon ! », puis courir en avant, sabre au clair, en hurlant : « En avant ! Chargez ! »....

La charge finie et l'ennemi imaginaire repoussé, il remettait l'épée au fourreau avec un regard de fierté et un soupir de contentement qui nous faisaient tous sourire.

Le 18 août, l'ordre arrive de se porter de nouveau en avant, vers la frontière, proche

de quelques kilomètres. Le bataillon quitte sans regret Nonsard et prend la direction de Metz. A la pluie des jours précédents succède une chaleur lourde qui rend la marche pénible. Les quatre compagnies se rassemblent à Pannes pour se diriger de là, par Beney, sur Thiaucourt, petite ville charmante et ombragée, au fond d'une belle vallée qu'arrose le Rupt de Mad. A Viéville-en-Haye, où se fait la grand'halte, le bataillon établit son cantonnement, tandis qu'au loin, au-dessus de la frontière, provocant dans sa garde immobile, plane un ballon-saucisse allemand.

La compagnie est désignée pour prendre les avant-postes. Alors que le capitaine Guérin reste à Viéville, avec une section qu'il emploie à creuser une ligne de tranchées en avant du village, pour en défendre les approches en cas d'attaque, le lieutenant Péguy se porte, dans l'après-midi, dans la direction de la frontière avec le 1er peloton qu'il commande. Il va s'installer à la

Cabane, petit pavillon forestier, sur la lisière Ouest de la forêt des Venchères. La 4e section, sous les ordres de l'adjudant Pierre (tué glorieusement, depuis, en Argonne), avec les sergents Schindler et Warlé, descend plus au Sud et occupe Vilcey-sur-Trey, délicieux village, blotti au fond d'une large et belle vallée boisée, couverte de houblonnières.

VI

Dès son arrivée à la Cabane, Péguy, que nous sentons joyeux de mener une existence fiévreuse, pleine d'imprévu et de dangers, fait aménager une partie de terrain déboisé où nous pourrons passer les nuits suivantes, car il est vraisemblable que nous resterons à ce poste d'honneur plusieurs jours. Des gerbes d'avoine prises dans un champ voisin sont étendues sur le sol humide, des piquets fichés en terre supportent des branchages que nous disposons en guise de ciel de lit. Cela n'empêche que nous nous réveillons au matin,

chefs et hommes, transpercés de rosée et raidis par le froid !

La journée du 19 se passe dans l'attente d'ordres complémentaires. Tout le jour, le canon tonne terriblement dans les environs et quelques patrouilles désignées par Péguy sont faites en forêt pour prévenir toute surprise possible. Les forces allemandes se trouvent à moins de 5 kilomètres de nos positions, et, d'un observatoire, nous assistons impuissants à l'incendie de la mairie de Champey, dernier village français avant la frontière, incendie que précède une violente fusillade entre nos avant-postes et les incendiaires.

Dans la soirée, le 1er peloton quitte la Cabane pour revenir passer la nuit dans une grange de Viéville, mais il repart le lendemain avant le jour rejoindre le reste de la compagnie. Le lieutenant Péguy a reçu l'ordre d'occuper la ferme Sainte-Marie, à 4 kilomètres de Viéville, où restent le capitaine Guérin, le ravitaillement de la 19e et une sec-

tion, et d'organiser dans la région comprise entre Viéville, Vilcey, Prény et la Moselle, qui coule le long de la frontière, un réseau complet d'avant-postes.

La ferme Sainte-Marie, située sur la lisière nord de la forêt des Venchères dans une sorte de vallon dominé par les bois touffus des Rappes et de Villers, est une immense construction ancienne, massive et rectangulaire, entourée d'une cour. Un abreuvoir est vite transformé par nous en lavoir. Dans le jardin potager nous trouvons des légumes et de savoureuses mirabelles qui font nos délices.

Abandonnée quelques jours plus tôt par ses fermiers, des Allemands, qui ont eu la précaution de mettre la frontière entre eux et les troupes françaises, la ferme Sainte-Marie a déjà reçu, quand nous y arrivons, la visite de chasseurs à pied ; indignés par l'affirmation qui leur fut faite que ces fermiers n'étaient autres que des espions, et que des

souterrains reliaient la ferme à la frontière, ils avaient mis à sac l'immeuble et ses dépendances.

Dès son arrivée à la ferme, le lieutenant Péguy se met à l'ouvrage. Il laisse d'abord en arrière, à la Cabane, une section qui doit servir de liaison entre la grand'garde et le reste du bataillon cantonné à Viéville, section qui fournit elle-même un petit poste de 4 hommes en surveillance au croisement de la route de Vilcey ; puis il se fait couvrir en avant par une demi-section qui, sous les ordres d'un sergent, part occuper en forêt, sur une hauteur, le carrefour dit des « Quatre-Chemins », à 2 kilomètres de la ferme. Ce poste est relié à la ferme par un chemin couvert d'un épais feuillage.

La 4e section, sous les ordres de l'adjudant Pierre, demeure à Vilcey, d'où elle détache un petit poste d'une vingtaine d'hommes qui surveille, d'une hauteur au Nord du village, la vallée du Trey.

A la ferme, les deux sections qui restent sont occupées par le lieutenant Péguy à divers travaux : nettoyage du cantonnement, installation des cuisines qui alimentent la grand'garde et les divers petits postes. Une demi-section assure les services de garde et de surveillance et fournit le cordon de sentinelles entourant le bâtiment, tandis que le reste des hommes procède, sous la direction du lieutenant, à l'établissement d'une ligne de tranchées de protection.

Sa mission en bonne voie d'exécution, Péguy rend compte de son travail au capitaine Guérin, avec lequel il communique par un cycliste, dans un rapport auquel le capitaine répond par une note de service :

Capitaine Guérin à lieutenant Péguy
Ferme Sainte-Marie

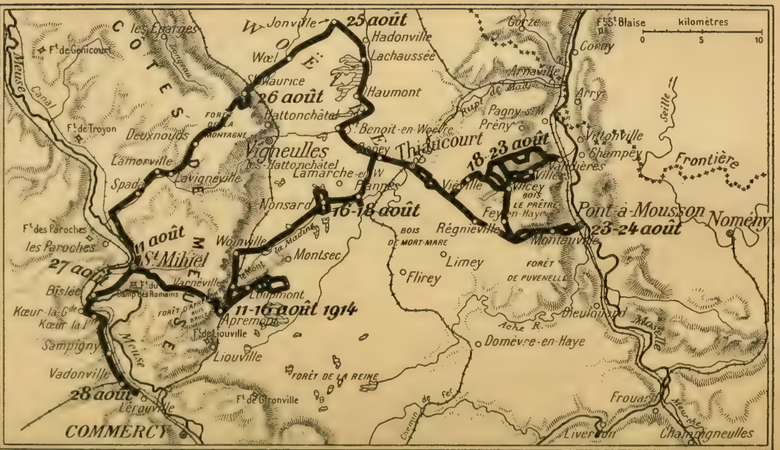
Je vous remercie de votre rapport très intéressant que je viens de communiquer au Commandant.

Pour cette nuit il suffit de fournir une dizaine d'hommes aux écoutes aux Quatre-Chemins. Tout le reste de vos hommes abrités en cantonnement d'alerte dans une grange à Sainte-Marie, mais surveillance sérieuse de sentinelles autour de la ferme.

Pour la patrouille de demain à la cote 327 fixez-en l'heure à votre convenance. Je tâcherai d'aller vous voir demain avec la voiture de réquisition des vivres et si possible de vous envoyer une voiture demain matin pour ravitailler en eau la Cabane.

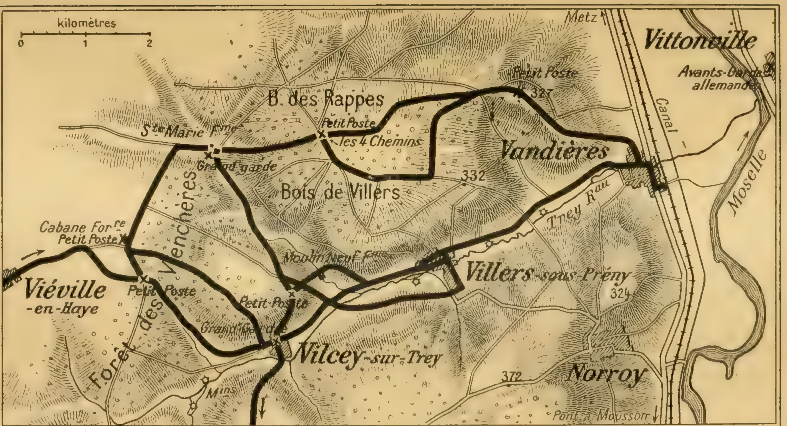
Viéville, 20 août, 19 heures.

P. GUÉRIN.



LA CAMPAGNE DE LORRAINE.

11-28 août 1914.



CH BONNESSEUR

DÉTAIL DE LA CAMPAGNE DE LORRAINE.

VII

En dehors des rondes et patrouilles, les jours passés à la ferme s'écoulent, pour Péguy et les hommes du détachement, dans une douce quiétude et le repos bienfaisant des grands bois dont le silence n'est troublé que par le sourd et continuel bourdon du canon. Aucune nouvelle du monde extérieur ni de la guerre, aucun journal, ne parviennent dans ce lieu perdu.

Notre nuit de garde du 20 est éclairée par les reflets de l'odieux incendie de Nomény; dans le noir ensanglanté du ciel, les rayons

des forts de Metz, Verdun et Toul, passent lentement comme de gigantesques pinceaux blancs.

Le 21, suivant les ordres reçus la veille, une patrouille de reconnaissance doit être poussée jusqu'à la frontière. C'est Péguy qui en prend le commandement ; elle se compose d'une dizaine de sous-officiers et hommes volontaires et part dans la direction de Pagny-sur-Moselle.

Par le poste des « Quatre-Chemins », elle gagne la cote 327, hauteur qui, au Nord de Vandières, surplombe la belle vallée où coule la Moselle. De cette hauteur on jouit d'un magnifique panorama sur Pagny-sur-Moselle, Prény, Vandières, et de l'autre côté de la Moselle, Vitonville et Champey qu'occupent les Allemands et la fameuse cote 393 d'où ils dominent toute la région et sur laquelle sont placés des canons.

Dans une vaste prairie, à quelques cents mètres, et dans nos lignes, gît un aéro allemand qu'il est impossible d'approcher sans

essuyer le feu des Boches dissimulés à peu de distance derrière la rivière. Cet aéro, descendu quelques jours plus tôt par les chasseurs à pied, était monté par un commandant et un lieutenant qui tentèrent en vain de s'enfuir : l'un fut tué et l'autre blessé, évacué sur l'hôpital de Pont-à-Mousson.

Cette reconnaissance procure à Péguy de précieux renseignements sur les positions ennemies, et lui démontre la nécessité de faire occuper le sommet de la cote 327, ce qu'il exécute le soir même. Un sergent et 10 hommes y sont envoyés en petit poste, et cette heureuse décision a pour principal effet, en rassurant les habitants de Vandières restés dans la petite ville, d'arrêter les quotidiennes incursions des uhlans.

Dans la matinée du 22, Péguy reçoit du capitaine Guérin une nouvelle note de service, en réponse à son rapport journalier :

Capitaine Guérin à lieutenant Péguy
Sainte-Marie

Je vous envoie par le caporal Georges huit notes, décisions ou ordres dont vous prendrez connaissance et communiquerez au 1er peloton les parties devant être connues des hommes.

La décision générale n° 5 doit être lue en entier et commentée par un officier.

Je vous serais obligé de me retourner tous ces papiers ce soir par la voiture.

En exécution de la décision du 21 août j'ai dû fournir hier soir l'état des officiers susceptibles d'être proposés pour l'avancement.

Vous êtes seul dans les conditions.

Prière de m'adresser les renseignements nécessaires :
Date de naissance,
Nomination au dernier grade.

Question sel et lard.

Nous n'avons pas un grain de sel et on n'en a pas distribué hier.

J'ai envoyé un cycliste à Thiaucourt pour essayer d'en trouver.

Prenez donc le plus modérément possible sur les vivres de réserve.

Le lard vous a été envoyé par le cycliste Legrand, il est probable qu'une de vos sections l'a étouffé. On vous en envoie néanmoins un morceau.

Viéville, 22, 9 h. 30.

P. GUÉRIN.

Sur l'ordre du lieutenant, une patrouille détachée du petit poste des « Quatre-Chemins », est faite vers la cote 327 par un caporal et 4 hommes, tandis que d'autres reconnaissances sont exécutées sur Villers-sous-Prény, Vandières et dans le bois Le Prêtre par des gradés et hommes du détachement de Vilcey.

VIII

A la ferme, la même et monotone vie continue, troublée seulement par une violente canonnade de jour et de nuit. Par instants, elle paraît s'éloigner, cesser même, pour reprendre ensuite de plus belle.

Dans la matinée du 22, le cycliste du capitaine revient de nouveau, porteur d'une lettre dont la lecture paraît impressionner vivement Péguy ; il la lit, la relit, s'en entretient avec le lieutenant Hamelin, et enfin, comme ne pouvant plus garder son secret, il annonce à ceux qui sont là, en train d'astiquer, de nettoyer leurs armes et effets : « Le capitaine nous quitte, il rentre à Paris, au Ministère de la Guerre, et c'est M. de la Cor-

nillère, de la 17e, qui va le remplacer. D'ailleurs je puis vous lire ce qu'il me dit », et il donne lecture de cette lettre du capitaine, d'une voix dont il peut à peine déguiser l'émotion :

Mon cher Péguy,

La tuile pour moi sous forme d'un entretien que je viens d'avoir avec le Colonel.

Le Ministère de la Guerre a envoyé l'ordre de me faire rejoindre l'État-Major de l'Armée. Ce papier a été adressé par la poste à Coulommiers où l'on me croyait resté. J'ai tenté de faire intervenir le Colonel pour demander mon maintien ici, mais tout ce que j'ai pu obtenir c'est un délai de quelques heures, car il voulait me faire partir à l'instant.

Je ne partirai que demain sauf intervention bien improbable du Général de Brigade.

Il est probable, *m'a dit le Colonel, que le 6e bataillon nous relèvera demain. Je descendrai donc à Thiaucourt avec vous.*

Le Colonel désigne le lieutenant de la Cornillère pour prendre le commandement de la 19e compagnie en raison de la question cheval et regrettant beaucoup de ne pas vous laisser le commandement pour lequel vous étiez de toute façon désigné.

Le passage des consignes va se faire aujourd'hui même.

Je suis pour ma part absolument navré de ce rappel si impératif qui me force à quitter d'excellents camarades et une compagnie à laquelle je m'étais beaucoup attaché. J'espérais au moins aller une fois au feu avec vous tous et c'est une grande déception pour moi.

J'espère vous voir avant mon départ, mon cher Péguy, à bientôt donc et très cordialement à vous.

Pierre GUÉRIN.

Vous recevrez sans doute des ordres pour la relève du bataillon si elle a lieu. Je suspends pour ma part tout échange de sections.

A cette lettre, le capitaine a joint l'ordre du jour du commandant Bonnet, commandant le 5e bataillon (tué héroïquement, près de Soissons, quelques semaines après), et dont Péguy donne également lecture à tous les hommes du peloton réunis.

276e D'INFANTERIE

5e bataillon

ORDRE N° 1

Le Capitaine Guérin, qui aurait tant voulu faire campagne avec sa compagnie, est rappelé au Ministère de la Guerre.

Le Commandant lui exprime, à son départ, tous ses remerciements pour le zèle et le dévouement dont il a fait preuve dans l'organisation de sa compagnie.

L'énergie physique et morale dont a fait montre le Capitaine Guérin, restera pour nous tous, au 5e bataillon, un

souvenir précieux et un réconfortant exemple.

A Viéville-en-Haye, le 22 août 1914.
Le chef de bataillon,
Commandant le 5e bataillon :
BONNET.

C'est le lendemain seulement que le lieutenant Charles de la Cornillère vient prendre contact avec la compagnie à la ferme Sainte-Marie.

La plupart d'entre nous connaissent déjà de vue cet officier : il n'avait rejoint le bataillon que depuis quelques jours, au cantonnement de Loupmont, et avait alors été affecté à la 17e compagnie.

Grand, d'allure noble, le regard énergique derrière des pince-nez, très courageux, il sut tout de suite s'imposer au respect et à l'admiration des hommes par sa franche et belle bravoure.

La 19e compagnie, déjà réputée par son commandement hors pair, son organisation

impeccable, devient alors une compagnie d'élite capable de répondre aux plus dures exigences du service et du devoir.

Ce n'est pas sans un vif serrement de cœur, que le capitaine Guérin reçoit son ordre de rappel à Paris. Les larmes aux yeux, il a sollicité du commandant et du colonel un sursis de départ, mais, ce n'est que le surlendemain à Pont-à-Mousson, en compagnie de Péguy, qu'il parvient enfin, à la suite d'une communication téléphonique avec le Quartier général, à obtenir son maintien provisoire à la tête de la compagnie, jusqu'à ce qu'une décision définitive intervienne.

Ce maintien provisoire nous vaut donc l'avantage de posséder un officier supplémentaire (quatre au lieu des trois réglementaires) et deux capitaines au lieu d'un.

IX

Durant toute la journée du dimanche 23, le canon tonne en rafales qui ébranlent l'air et font trembler le sol. Sans aucun doute, la terrible bataille qui paraît engagée depuis quelques jours, dans la région, vers Étain, augmente d'intensité, mais nous vivons séparés du monde, dans l'ignorance complète des événements qui se déroulent. Si ce n'était l'infernal bruit du canon et les ronflements des moteurs des aéros français et allemands qui journellement nous survolent, nous ne nous croirions pas en guerre : tout au plus en grandes manœuvres.

Vers le soir, l'ordre arrive de Viéville de quitter Sainte-Marie et d'aller rejoindre la 4e section à Vilcey-sur-Trey pour, de là, partir à Pont-à-Mousson défendre la ville menacée par l'ennemi qui vient de la bombarder sauvagement avec des obus de gros calibres. Les petits postes des « Quatre-Chemins » et de la cote 327, rappelés également, gagnent directement, à travers bois, Vilcey ; de son côté le 1er peloton, toujours commandé par Péguy, quitte, non sans regret, la ferme pour le rassemblement.

Le départ du bataillon a lieu à neuf heures du soir par une belle nuit étoilée, sans lune.

A l'entrée du bois Le Prêtre, aux croisements de routes, de gigantesques sapins abattus barrent les chemins, noirs obstacles derrière lesquels des sentinelles munies de lanternes sourdes montent une garde vigilante ; à chaque barrière il faut montrer « patte blanche » pour passer.

Par Fey-en-Haye, nous arrivons à Pont-

à-Mousson à une heure du matin. Le martellement sourd de nos pas trouble le repos de la ville endormie que nous traversons d'un bout à l'autre pour aller cantonner à la caserne du 26e chasseurs.

Tandis que nos quatre officiers sont logés dans une maison près de la caserne, nous avons la satisfaction de coucher enfin à l'abri et sur des lits rapidement dressés.

Le lendemain, bénéficiant d'un quartier libre, les hommes, pour la plupart, consacrent leur après-midi à la visite de la ville, sauf ceux de la 18e compagnie (capitaine Lemesle, tué héroïquement le 12 janvier 1915 à Crouy), qui prend le service d'avant-postes et la garde de police.

Pont-à-Mousson, en grande partie vide d'habitants que le récent bombardement a fait fuir, a peu souffert des projectiles qui ont atteint quelques maisons, démoli la devanture d'une épicerie, arraché des fils téléphoniques : l'hôpital surmonté d'un immense

drapeau de la Croix-Rouge a servi de point de repère et essuyé le feu des grosses pièces allemandes.... Bel exemple de « kultur » !...

Nous croyons rester quelques jours à Pont-à-Mousson : d'aucuns assurent même que nous y tiendrons garnison pendant toute la durée de la guerre ; mais dans la nuit, à une heure et demie du matin, l'alerte est criée dans toutes les chambrées, et, moins de dix minutes après, le bataillon reprend le chemin de la ville et la route de Thiaucourt, par Régniéville-en-Haye.

Impossible de connaître les motifs de ce brusque départ. Cependant, derrière nous, les Allemands, dont le service d'espionnage paraît fonctionner à merveille, avisés de notre installation à Pont-à-Mousson, bombardent la ville, et c'est à peine si la 18e compagnie a le temps de ramener ses avant-postes dispersés dans les environs et de quitter le quartier sur lequel commencent à tomber les premiers obus.

Dans la nuit, notre marche s'accélère au son du canon qui ne cesse de tonner. On force le pas, espaçant les poses. Il faut se hâter, car des détachements allemands suivent le bataillon dont la 18e compagnie forme à quelques kilomètres l'arrière-garde et cherchent, sans aucun doute, à empêcher notre avance. Ils occupent Thiaucourt peu après notre passage.

De Benney, le bataillon arrive à Saint-Benoît-en-Woèvre où se fait la grand'halte. Il prend alors la direction du Nord pour aller, nous assure Péguy, renforcer des troupes attaquées par des forces supérieures, vers Mars-la-Tour-Étain.

Il fait une chaleur torride qui rend le sac terriblement lourd et ce n'est pas sans peine que nous parvenons à cinq heures du soir au village de Jonville, après avoir traversé Hautmont, Lachaussée, Hadonville, et abattu 50 kilomètres. Grâce à l'énergique exemple du capitaine, au remarquable entrain des lieutenants Péguy, de la Cornillère et Hame-

lin, aucun homme n'est resté en arrière. Malgré la marche forcée, la compagnie exténuée arrive trop tard pour prendre part au combat avec les autres régiments de la division, plus rapprochés du champ de bataille. La nuit, du reste, a momentanément interrompu la lutte ; demain nous serons prêts pour l'action annoncée.

Le petit village, où se trouve l'ambulance divisionnaire, est plein de blessés. De leurs témoignages, assez contradictoires, il semble résulter que nos troupes ont fléchi en quelques points devant l'écrasante supériorité numérique de l'adversaire, mais que cependant notre vigoureuse résistance a brisé finalement les efforts acharnés de l'ennemi.

Des volontaires (cinq hommes par section) sont demandés, dans la nuit, pour aller prendre les avant-postes. Quelques camarades et moi nous nous offrons et nous partons, remorquant une charrette qui servira à barrer la route.

Installés près d'un lavoir, à un kilomètre Sud-Est du village et à quelques centaines de mètres de l'ennemi que l'on devine grouillant dans l'ombre, notre nuit de faction, sous une pluie torrentielle, est éclairée par les projecteurs allemands et la lueur des incendies.

Au matin, notre service terminé, alors que nous nous attendons à partir en avant pour reprendre l'action de la veille, ordre est donné de nous joindre aux troupes de la division. Celles-ci se replient, emmenant quelques prisonniers à l'aspect minable, dans un ordre et un calme parfaits, sans un à-coup, tout en suivant avec un intérêt passionné les évolutions de nos avions que les shrapnells allemands canardent inutilement au-dessus de nos têtes.

Péguy, comme nous tous, depuis la veille, marche vaillamment de son pas régulier et cadencé, il ne semble pas sentir la fatigue. Trempé de pluie et couvert de boue, il assure son dur service de surveillance, encourageant

tout le monde par la parole et par l'exemple.

C'est merveille de voir l'entrain de cet homme ; il a plus de quarante ans cependant, et beaucoup d'entre nous, des jeunes, envient son endurance. Notre « Pion » est un bon professeur. Il le prouve !

Par la route de Woël, nous nous dirigeons vers les Côtes-de-Meuse, dont la haute silhouette s'estompe dans un lointain brumeux, immense buttoir contre lequel les Allemands, qui occupent Jonville puis Woël quelques minutes après notre départ, vont venir vainement se heurter.

Sous la pluie qui fait rage, le long cortège de la division arrive à Saint-Maurice-sous-les Côtes, où le 276e établit son cantonnement et se trouve mêlé aux régiments de réserve du 15e corps.

Dans l'après-midi, un détachement de prisonniers (près d'une compagnie), comprenant quelques officiers, est amené à la mairie de Saint-Maurice pour y attendre son évacua-

tion sur l'arrière. L'aspect de ces hommes est pitoyable ; ce sont de véritables loques ; on dirait un troupeau de moutons cheminant sous l'averse ; trempés de pluie, souillés de boue, ils défilent la tête basse, avec l'allure de malfaiteurs pris en faute. Seuls, les officiers, l'air méprisant, cadencent le pas, lançant de tous côtés des regards pleins de haine.

Une sorte de pitié nous étreint à la vue de ce lamentable bétail humain, car le soldat français ne sait pas haïr l'adversaire désarmé, et la compassion domine chez lui tous les autres sentiments. Mais si cette pitié, peut-être excessive, se manifeste à l'égard du soldat teuton captif, du brutal et insolent conquérant de la veille, devenu veule et plat dans son impuissance, par contre quelques railleries, bien parisiennes, sont lancées à l'adresse des arrogants officiers.

X

Le lendemain 27 août, après une bienfaisante nuit de repos, la 55e division quitte Saint-Maurice que doivent défendre l'artillerie alpine et les réservistes du 15e corps, massés dans les tranchées pleines d'eau creusées sur les pentes des Côtes et déployés derrière les murs du cimetière que le génie, la veille, a crénelés.

Sous la pluie battante, qui décidément ne veut plus nous faire grâce et dont les rafales nous aveuglent, s'accomplit la dure et interminable montée. Péguy marche à

notre côté, supportant stoïquement l'averse, tout en plaisantant sur la fâcheuse intempérie : « Qu'est-ce que vous pensez, mon lieutenant, d'une réquisition de parapluies? » — « Ah, mon vieux, répond-il à l'interrogateur, le soleil fond et les parapluies manquent, mais nous en aurons à l'étape ! »... Toujours souriant, animé d'un superbe courage, acceptant toutes les situations, même les plus pénibles, sans jamais laisser échapper un mot de lassitude ou de découragement : tel était le lieutenant Péguy.

Une heure de halte le long de la côte qui descend à Deuxnoux nous permet de faire rapidement le café, de nous sécher et de nous réchauffer un peu auprès des feux.

Tout le long de la route passent des fugitifs ; ils paraissent pris de panique : cela nous semble inexplicable. Tel est aussi le sentiment de Péguy ; transi de froid, il vient se chauffer à notre foyer ; nous lui offrons du café, et il nous dit : « Ces gens-là ont peur,

c'est ridicule, ils s'imaginent que nous battons en retraite et ils n'ont pas l'air de se douter qu'il s'agit seulement d'un simple mouvement de troupes ! »

A ce moment commence à se répandre le bruit que notre mouvement est une retraite volontaire ayant pour effet de ramener l'armée de Paris de Lorraine en Belgique, où elle va être appelée à coopérer à un mouvement offensif. Ces bruits, qui prennent naissance on ne sait trop où, affirment également que ce sont les troupes de réserve du 15e corps qui remplaceront notre 5e corps de réserve en Lorraine.

La belle et fertile trouée de Spada franchie, la division arrive à Saint-Mihiel, où nous avions débarqué quinze jours auparavant. Chose curieuse, la ville n'a plus cet air de joyeuse confiance qui nous fit tant apprécier, le 11 août, son chaleureux accueil. Presque tous les magasins sont fermés ; peu d'habitants dans les rues, et ceux que l'on

rencontre vont rapidement, le visage soucieux, étrangers au défilé de ces soldats dont la vue les enthousiasmait tant les jours précédents.

Nous devons aller cantonner à Bislée, petit village situé au pied du camp des Romains et comme écrasé par la haute et imposante masse du fort. Nous y arrivons dans la soirée, à demi-morts de fatigue et de faim. Aucune distribution n'a pu être faite depuis la veille et le café du matin n'est plus qu'un lointain souvenir.

J'ai pu, à grand'peine, au sortir de Saint-Mihiel, me procurer un journal. Des nouvelles de la guerre, c'est ce qui nous manquait le plus depuis huit jours.

Jusqu'ici, le peu que nous savions autorisait notre optimisme : l'entrée des troupes françaises en Alsace, la prise d'Altkirch et de Mulhouse, l'arrêt de l'invasion allemande par les héroïques Belges, etc.... Mais voilà que le journal aussitôt ouvert, brusquement, sous nos yeux stupéfaits, s'étalent des

nouvelles imprévues et alarmantes : l'Alsace évacuée par nous, la retraite de Lorraine, la bataille de Charleroi perdue et l'invasion de la France !....

.... Les uhlans sont à Lille !...

.... Mais c'est une folie, c'est un mauvais rêve !...

Une intense émotion nous étreint tous, et le joyeux espoir des jours précédents est remplacé par l'angoisse. Nous comprenons alors les motifs de notre retraite, nous nous expliquons ce que signifie le bruit qui commençait à courir de notre envoi dans le Nord, sur la frontière belge : il faut repousser l'envahisseur, et l'Armée de Paris, une des premières, est appelée à ce rôle glorieux.

Ces nouvelles brutales et inattendues, et celle de la transformation du Ministère, connue le lendemain, jettent dans tous les cœurs un pénible sentiment de tristesse. Il nous paraît évident que cette heureuse création d'un Ministère de Défense Nationale,

approuvée par chacun comme la promesse de résolutions viriles et salutaires, n'a pu s'opérer toutefois que sous la pression d'événements d'une incontestable gravité, et ce qu'il importe pour l'instant, c'est de ne pas se laisser abattre. L'âme française est forte, elle est d'un acier bien trempé. Nos officiers et le lieutenant Péguy en particulier nous montrent par leur exemple et leur attitude qu'il faut hausser nos cœurs. « Voyez-vous, me dit Péguy, en parcourant le journal que je viens de lui tendre, il y a eu évidemment un fâcheux fléchissement dont les causes ne nous apparaissent pas encore, mais nos troupes ne semblent pas avoir été entamées, c'est l'essentiel. D'autre part, j'ai toute confiance en l'État-Major ; nous sortirons certainement de ce mauvais pas. La Victoire finale ne fait aucun doute. »

Et c'est pour tous un réconfort puissant, de trouver chez cet homme, en apparence si renfermé, comme absorbé dans ses pensées,

ce ton énergique et pareille force morale. Tant de certitude en cette Victoire pour laquelle, avec nous tous, il travaille, impose le respect et la confiance. C'est merveille de voir combien notre brave « Pion » sait nous communiquer sa foi dans le triomphe et cette inaltérable tranquillité d'âme qui n'a cessé de l'animer jusqu'au bout.

XI

Le bataillon quitte Bislée le lendemain 28 août, de bon matin. Par les Kœurs, Sampigny, que domine le château du président Poincaré, et Vadonville, nous arrivons à la gare d'embranchement de Lérouville où notre embarquement doit avoir lieu.

En quelques minutes, le train qui nous attend, sous pression, se remplit et file à toute vapeur vers le Nord.

Tout le long de la voie ferrée, dans les gares, aux passages à niveau, la foule des femmes et des enfants nous renouvelle les acclamations

que nous connûmes au départ de Paris et de Coulommiers. De courts arrêts à Bar-le-Duc, Vitry-le-François, Châlons, Reims, Soissons, Villers-Cotterets, Crépy-en-Valois, où nous apercevons les premiers blessés anglais retour du front, et le bataillon débarque le 29, à trois heures de l'après-midi, en gare de Tricot, dans l'Oise.

A ce moment, nous avons tous, officiers et soldats, la certitude que les Allemands ne sont qu'à la hauteur de Lille, c'est-à-dire, à 150 kilomètres au Nord, et cette descente du train à 120 kilomètres de Paris à peine, si elle nous étonne, ne nous inquiète cependant nullement.

Notre idée est que nous gagnerons la frontière par étapes et que devant nous se trouvent d'autres corps dont nous formons les réserves. C'est bien aussi la conviction du lieutenant Péguy ; il croit être assuré que des corps anglais nouvellement débarqués sont sur notre droite, un corps d'armée français

à notre gauche, et qu'ils avancent, en liaison avec nous.

Mais, dès notre départ de Tricot, sur la route que nous arpentons et qui mène à Roye (30 kilomètres) où nous devons cantonner, un mouvement bizarre se produit. Des voitures, de plus en plus nombreuses, contenant hommes, femmes et enfants, la plupart en habits des dimanches (nous sommes en semaine), croisent la colonne, allant rapidement, toutes, dans la direction de Paris. Ces gens, Belges et Français, fuyant les régions envahies et saccagées par la bête féroce déchaînée, nous crient au passage : « Les Boches arrivent ! Ils sont à 40 kilomètres ! »....

.... A 40 kilomètres !...

.... Mais alors, l'invasion est plus rapide et le mal plus grand que nous ne le pensions?

Le nombre des réfugiés croît au fur et à mesure que nous avançons. Aux voitures légères et rapides succèdent de lourds cha-

riots traînés par des bœufs qui remplacent les chevaux réquisitionnés. Au milieu du mobilier familial et des objets parfois les plus hétéroclites, sauvés à grand'peine de la fureur destructrice teutonne, sont entassés pêle-mêle gens et bêtes, les enfants au sein de la mère, les vieillards dans des fauteuils, encore éperdus des scènes d'épouvante qu'ils laissent derrière eux. Et ces malheureux nous regardant passer, suprême espoir, pleurent silencieusement.

Ce pénible spectacle, qui se répète sans cesse, nous émeut tous profondément et nous galvanise. Oh ! comme tout cela crie vengeance !

Le visage de Péguy exprime une tristesse mêlée de rage; devant une telle détresse humaine, son cœur généreux saigne de douleur. Il marche, silencieux, le front chargé de pensées qui vont certainement à ces malheureux, innocentes victimes de la folie guerrière et criminelle d'une race de proie.

Et à ce moment où la lassitude du voyage,

l'annonce des mauvaises nouvelles, la faim qui nous tenaille, — l'approvisionnement n'ayant pu être fait ces derniers jours, — auraient pu créer un commencement de découragement, à ce moment, nous ne pensions tous qu'au devoir à accomplir, à la tâche immédiate : chasser les Barbares qui foulent notre sol, laver la France de cette souillure. Et beaucoup crient à ces pauvres gens qui fuient leurs villages dévastés, leurs foyers détruits : « Retournez, nous arrivons ! »... Oui, à cette heure, grave certes, notre conviction est que le mur de nos poitrines va barrer la route à l'envahisseur et pour cette œuvre de salut et de vengeance, nous sommes prêts, nous marchons d'un cœur léger, les officiers, comme nous, remplis d'espoir.

Des paysans, dans la plaine, nous regardent défiler et tout, en terminant leurs travaux, nous crient : « Quel régiment? D'où venez-vous?... » — « 276e, de Paris ! » — « Ah !

voilà les Parisiens, bravo les Parisiens, on vous attend ! »

Comment dépeindre l'encouragement jeté dans nos cœurs par ces paroles de sympathie?...

La chaleur se fait durement sentir sur ces belles routes de l'Oise où l'ombre est rare ; mais dans les villages que nous traversons, les quelques habitants que la menace allemande n'a pas encore fait fuir s'empressent et nous distribuent du cidre et du vin. Ils sont devant leurs maisons, sur le pas des portes, avec des seaux pleins dans lesquels, en passant, chacun plonge son quart.

En cours de route, la destination du bataillon est modifiée, le pays est inconnu des officiers qui n'ont pas encore de cartes (elles seront distribuées le lendemain), d'autre part les hommes sont éreintés. Mais la principale raison de cette modification (nous ne la connaîtrons que le lendemain), c'est que les Allemands occupent Roye où nous devions

cantonner. Force est donc de chercher un cantonnement ailleurs.

Après avoir dépassé Courcelles, la 2e section se détache de la compagnie et part, sous la direction du lieutenant Péguy, en flanc-garde de gauche. Tandis que le reste de la compagnie va s'installer à Conchy-les-Pots, en cantonnement d'alerte, ce qui indique que l'ennemi est proche, la section Péguy remplit sa mission, avançant dans les terres labourées, marche pénible par l'étouffante chaleur. Vers le soir, comme il est peu facile de regagner Conchy-les-Pots, dans l'obscurité, sans cartes ni guide, Péguy reçoit par estafette l'ordre d'aller coucher au village de Fescamps (distant de 8 kilomètres) et de rejoindre le lendemain au jour. Dans une grande ferme du village, presque abandonnée, la section se prépare à passer la nuit. Sur l'ordre du lieutenant, une soupe au lait et une omelette rapidement faites viennent heureusement garnir les estomacs vides, puis,

sur un bon lit de paille, dans l'écurie, Péguy et les 60 hommes goûtent un repos réparateur.

Dans la nuit, tout à coup l'alerte est criée ; promptement dans un épais brouillard qui rend l'obscurité glaciale, la compagnie relevée de sa garde de nuit, et que rejoint la deuxième section, prend avec tout le régiment la route de Roye : la direction de l'ennemi.

Dans les villages traversés, Tilloloy, Popincourt, Dancourt, les réfugiés se pressent en cohue, leurs voitures encombrent les routes et les cours de fermes délaissées où la plupart ont cherché un abri momentané. Ils nous regardent défiler avec indifférence, ne paraissant pas se douter que, le lendemain, l'envahisseur saccagera, pillera et incendiera ces paisibles villages, que nous venons sauver.

Quelques-uns d'entre eux nous annoncent que les Allemands sont entrés hier à Péronne, après un très dur combat où nos troupes, inférieures en nombre, ont dû se replier.

Nous allons donc avoir de la besogne d'ici peu de temps, et c'est ce que Péguy a compris lui aussi. A l'un de nous dont l'étonnement « de ne pas souvent voir de Boches » paraît extrême : « T'inquiète pas, mon vieux, répond-il, tu vas te battre, tu les verras les Boches ! »

XII

Vers huit heures du matin, ce dimanche 30 août, le régiment arrive à Armancourt, à mi-chemin entre Montdidier et Roye.

Un escadron de dragons se détache de la colonne et part en avant, à travers champs, au grand galop, disparaissant rapidement dans le brouillard.

Nous faisons halte à l'Ouest du village. A peine sommes-nous arrêtés dans un champ d'avoines fraîchement fauchées qu'un mouvement se produit qui paraît indiquer que

nous allons « voir les Boches » et plus tôt que nous le pensions !

L'artillerie met ses pièces en batterie, les compagnies prennent leurs formations de combat, le colonel rassemble les officiers et leur fait distribuer des cartes d'état-major de la région, tandis que les caisses de cartouches sont tirées des voitures. La distribution est faite aussitôt : cinq paquets supplémentaires par homme.

Le 276e est prêt maintenant, avec toute l'Armée de Paris, groupée sous le commandement supérieur du général Maunoury, et échelonnée de Roye à Montdidier, à recevoir l'armée allemande de von Kluck, à briser sa ruée formidable vers la capitale qu'elle croit déjà saisir, mais que nous, ses enfants, nous voulons sauver.

La distribution des cartouches à peine terminée, notre artillerie donne le signal de l'attaque. Pendant qu'elle commence son infernal concert, nous partons, déployés en

colonnes par quatre, au milieu des champs de betteraves. La marche est pénible et glissante sur les larges feuilles humides de rosée. A ce moment, tandis que le brouillard se dissipe comme sous l'effet magique de la canonnade, la fusillade et nos mitrailleuses crépitent dans un déchirant bruit de crécelles. On devine dans le lointain encore brumeux les masses grises de l'infanterie prussienne que déciment terriblement nos 75 dont les coups de gong sonores répondent au martellement plus sourd des batteries allemandes. La mélinite fait ses sanglantes trouées dans les rangs des ennemis qui débouchent des bois de l'Échelle-Saint-Aurin, comme les fourmis d'une fourmilière. « Plus on en tue, plus il en sort ! » murmure un officier d'artillerie. Péguy exulte, il a rabattu son képi sur ses yeux qui brillent d'une lueur farouche, il marche à côté de nous, au pas, comme à la parade : « Serrons les rangs, attention aux commandements ! et de l'ordre, hein ! »

Mais tandis que d'autres régiments, les 246e, 289e, 231e, entrent directement dans la danse et font trembler l'air de leur fusillade, le 5e bataillon du 276e est provisoirement ramené en arrière, comme soutien de l'artillerie dont les pièces, ensevelies sous des monceaux de gerbes d'avoine, sont ainsi habilement dissimulées aux observateurs des aéros boches ; il faut être dessus pour les distinguer.

La 19e compagnie est placée au sommet d'une crête et chargée d'empêcher un mouvement tournant éventuel de l'ennemi. La fusillade et la canonnade s'éloignant par instants, il semble alors que l'ennemi recule, mais le bruit se rapproche et bientôt devant nous éclatent les premiers obus allemands.

Le flot ennemi s'avance formidable, menaçant de rompre l'insuffisante digue de nos corps. Nous manquons de pièces de gros calibres, ce qui nous empêche de résister et de répondre efficacement au feu puissant de

l'artillerie lourde allemande. Il est donc évident qu'inférieurs en force et en nombre, nous ne pourrons arrêter longtemps les progrès de l'aile droite marchante allemande, refouler cette marée qui jusqu'ici n'a rencontré aucun obstacle sérieux et déferle submergeant tout.

Cependant l'ordre a été donné à l'armée de tenir coûte que coûte jusqu'à midi. Nos artilleurs font des prodiges. En avant de nos lignes, les cadavres allemands déchiquetés, pulvérisés, couvrent le sol. Il est maintenant dix heures du matin, le commandant Bonnet qui, avec l'état-major, suit l'action d'une hauteur proche, arrive bride abattue : « Le général demande une compagnie pour défendre le village ! ».... « Voilà, mon commandant, dit le capitaine Guérin, prenez la 19 ! »

Et nous partons, sous les obus, prendre position dans Armancourt.

En cette belle journée dominicale, le soleil darde de brûlants rayons, et nombreux sont

ceux qui; terrassés par l'insolation, doivent être évacués de la ligne de feu; il en est, hélas ! qui, faute de soins possibles, s'affaissent pour ne plus se relever. Au milieu de la route, un de ces malheureux est tombé. Aidé d'un camarade, je m'efforce en vain de le secourir; dans son agonie, il hurle à pleins poumons : « Vive la France ! »

Dans une petite maison, à côté d'un calvaire qu'un obus vient décapiter, une femme, héroïque dans son obscur dévouement, soigne des malades et des blessés réfugiés dans sa cour, allant de l'un à l'autre, sans se soucier de la mitraille. Elle a enfermé ses jeunes enfants dans la cave pour les préserver, et tout en leur parlant afin de calmer leur frayeur, elle continue à s'acquitter de la mission sacrée qu'elle s'est volontairement imposée.

Mais nous ne tardons pas à être dans une situation intenable. Les marmites rasent nos têtes avec un ronronnement sinistre et vont éclater à quelques mètres de nous projetant

la terre en tous sens, nous en couvrant parfois. Instinctivement les têtes se baissent à chaque sifflement précurseur : « N'ayez pas peur, dit Péguy, en riant, ça fait beaucoup de bruit, mais ça ne tue pas ! »

A ce moment, un taube vole au-dessus du village et, aussitôt après qu'il nous a repérés, nous sommes copieusement arrosés d'obus de tous calibres. Force nous est de quitter la position. Par quatre, en longeant la route, nous nous replions vers Marquivillers, distant de 1 500 mètres.

Les obus courent dans un sillage de fumée verte sur la terre qu'ils labourent, avant d'éclater dans un fracas de tonnerre; mais nous avons « attrapé le coup », et à chaque arrivée des grosses mouches d'acier, d'instinct nous effectuons un « à plat ventre » rapide, tout en ramenant le sac sur la tête afin d'éviter les éclaboussures.

Les officiers, debout sur la route balayée par la mitraille, donnent des ordres dont ils

assurent eux-mêmes l'exécution, avec un calme admirable.

Le colonel Lejeune, courageux, énergique, dont l'air paternel a gagné l'affection des hommes, est avec le commandant Bonnet, dédaigneux de la rafale qui hurle, tandis que Péguy, souriant et méprisant le danger, de la Cornillère, jouant d'un air merveilleux d'indifférence avec une badine arrachée à un buisson, et le capitaine Guérin, monocle à l'œil, appuyé sur sa canne, surveillent notre mouvement de repli.

Nous coupons à travers champs pour aller nous reformer un peu en arrière, à l'abri de la mitraille, quand une autre compagnie, tirant sur l'ennemi que l'on voit approcher, nous prend involontairement sous son feu. Sans se soucier du péril qu'ils courent en allant ainsi au-devant des balles, les lieutenants Péguy et de la Cornillère se précipitent et par leurs cris font cesser cette terrible méprise.

Notre mission étant terminée, nous recevons l'ordre de nous replier sur Fescamps, tandis que l'artillerie, pour couvrir et protéger la retraite, continue ses tirs de barrage.

Sous le soleil de feu et sous les obus qui maintenant défoncent inutilement la terre, la compagnie, formant arrière-garde, quitte le champ de bataille, les hommes marchant par quatre, alignés et au pas, au milieu des carrés de betteraves. Malgré de nombreux cas d'insolation, tout se passe en bon ordre et le surlendemain lecture nous sera donnée d'un ordre du jour du général de division « *félicitant la 19e compagnie du 276e pour sa belle attitude et sa retraite en ordre parfait sous la mitraille au combat du 30 août.* »

Nous faisons halte à l'entrée de Fescamps où a lieu la concentration des troupes. Les artilleurs passent radieux : « Eh, les bobosses (surnom donné aux fantassins), on a fait du bon « boulot », on leur a servi « ça » aux Boches ! ».... Et vraiment, nos obus, nos

chers et terribles petits joujoux de 75, ont fait un travail soigné !...

Nous n'avons, par contre, pour notre part, que des pertes vraiment dérisoires pour les effectifs engagés : quelques dizaines d'hommes, tout au plus, en morts, blessés et prisonniers.

XIII

Cependant nous devons battre en retraite, et cela jette une grande ombre au tableau. Nous qui espérions la marche en avant, qui allions d'un cœur si confiant repousser les hordes de la Germanie, serons-nous donc obligés de reculer devant cette avalanche? Cette retraite, commencée par toute l'armée française, depuis la frontière belge, devrons-nous à notre tour la continuer, et sous la chaleur qui tue?... Pourquoi?...

Les villages traversés sont complètement vides, les habitants ont fui au bruit du com-

bat proche. Dans les fermes, au passage, nous apercevons les bestiaux et les volailles errant dans les grandes cours désertes. Défense formelle est faite de toucher à quoi que ce soit. Pour ceux qui désobéissent à cet ordre, et que l'on prend sur le fait, exécution immédiate sans autre forme de procès !

Il ne faut pas songer au ravitaillement qui ne pourra se faire qu'aux rares étapes, aussi la faim, jointe à la fatigue et au manque de sommeil, va soumettre notre énergie à de rudes épreuves. Et les kilomètres succèdent aux kilomètres, les villages aux villages, sans que l'on entende parler de cantonnement réparateur. Jusqu'où va-t-on reculer comme cela? Qui arrêtera la ruée allemande?

Nombre de camarades ne peuvent plus avancer, ils font des efforts inouïs pour tenir tête. De temps en temps, le brave Péguy qui, mieux que tout autre, remarque l'épuisement de certains, s'approche, et d'un mot stimule les énergies défaillantes : « Eh bien,

mon vieux, quoi, tu ne vas pas t'arrêter, un peu de courage, mets-y-en, nous arrivons ! » Ah ! il ne s'embarrassait pas de phrases, notre lieutenant, il connaissait ses « Parigots », ses « Pantruchards », et il leur parlait leur langage, les tutoyant avec une familiarité bonhomme qui les aurait fait se jeter au feu pour lui, trouvant le mot qui cingle et ranime, et beaucoup « tenaient » par une sorte d'affection pour cet érudit, ce « Maître d'école » dont on disait couramment : « Péguy, c'est un bon vieux ! »

Mais enfin, pourquoi cette hâte dans la retraite qui est vraiment précipitée? On nous dit sans cesse : « Pas de traînards ! Il faut marcher ! », et derrière la colonne dont nous formons l'arrière-garde, les gendarmes assurent un service d'ordre rigoureux. Il paraît que les Allemands qui nous suivent de près massacrent sans pitié les traînards.

On ne fait même plus les poses horaires, et sur la route interminable, malgré les offi-

ciers, malgré le capitaine Guérin qui fait des efforts surhumains pour tenir, s'accrochant, pour marcher quand même, à la queue de son cheval, malgré Péguy qui, lui, ne semble connaître ni la fatigue ni la faim, et court de la tête à la queue de la compagnie, criant à ceux qui, exténués, posent le sac et s'arrêtent : « Repose-toi un peu, et grouille-toi de nous rejoindre ! », les rangs s'éclaircissent. Nombreux sont ceux qui, à bout de forces, s'asseyent après quelques kilomètres, d'un air triste et résigné, sur le talus de la route.

La nuit arrive et l'on marche toujours, le ventre de plus en plus creux. Des traînards, les pieds en sang, se suspendent aux voitures de réfugiés qui encombrent les routes, aux charrettes de réquisition dans lesquelles des blessés du combat du matin sont allongés sur la paille sanglante, sans soins, souffrant stoïquement à côté d'agonisants et de morts. Les pièces et les caissons d'artillerie, portant triple et quadruple charge humaine, passent

au galop, soulevant d'épais nuages de poussière, dans un fracas métallique mêlé aux hennissements des chevaux, aux cris des conducteurs.

Nous avons traversé Remaugies, Rollot, Courcelles, où le capitaine Guérin, sollicité par le lieutenant Péguy qui lui expose l'état inquiétant d'épuisement dans lequel nous nous trouvons, fait réquisitionner deux voitures sur lesquelles sont chargés les sacs de la plupart des hommes.

Sur les bas-côtés des routes, jusqu'au milieu des champs, dans les meules de paille, partout, des centaines, des milliers de réfugiés, hommes, femmes et enfants, dont beaucoup au maillot, endoloris, anéantis par les épreuves de leur long et désolant exode, sont étendus et dorment d'un si lourd sommeil que le bruit de notre marche et les passages de voitures et d'artillerie ne le troublent même pas.... Pénible spectacle !...

Montgérain et Vaumont traversés, le batail-

lon coupe à travers champs, mais, il n'est pas facile de se guider dans l'obscurité d'une campagne inconnue, et comme les Allemands nous suivent pas à pas dans l'ombre, il est impossible d'allumer aucun feu pour la lecture des cartes. La marche est donc hésitante, incertaine, et des murmures commencent à se faire entendre. Péguy sent que les protestations qui s'élèvent peuvent s'aggraver. Le pauvre lieutenant qui, comme nous, n'en peut plus, va d'un rang à l'autre : « Allons, allons, mes amis, il ne faut pas s'arrêter, je vous promets que nous arrivons, moi aussi je suis éreinté et j'ai faim, mais je vous en prie, faites comme moi ! »

Enfin, tant bien que mal, ranimés par ces encouragements, nous parvenons à deux heures du matin à Ravenel, après avoir en vingt-quatre heures, par une chaleur épouvantable et sans prendre aucune nourriture, soutenu un combat et fait plus de 60 kilomètres ! Quant à manger maintenant, il n'y faut pas

songer, il n'y a rien ; les voitures se sont égarées dans la nuit, au milieu des champs. Il est également impossible, faute de sacs, de changer notre linge trempé de sueur. Nous allons nous étendre sur la paille d'une grange, 200 hommes dans un espace pouvant en contenir tout au plus 100, et pour cela faut-il encore que des réfugiés, occupant cet abri, nous le cèdent.

Une pauvre femme avec de jeunes enfants, dont un au sein, sort de la grange. « Où allez-vous, madame? lui demande Péguy. — Mon Dieu, monsieur, il faut bien que ces pauvres gars se reposent ! — Non pas, madame, lui répond-il, je ne permettrai pas que vous sortiez, vous ne trouveriez pas de place ailleurs ». Puis s'adressant à nous : « Allez, mes amis, débrouillez-vous ! Il faut absolument que ces gens couchent là ! ».... Et nous nous sommes débrouillés....

XIV

Le lendemain 31 août, à sept heures, notre insuffisant repos ayant duré à peine cinq heures, le régiment se remet en marche.

Cette fois-ci, enfin, allons-nous de l'avant? Combien préféreraient le furieux corps à corps du combat à cette retraite exténuante et démoralisante !

Cependant la colonne tourne et reprend de nouveau le chemin de Paris. C'est donc toujours la retraite que nul ne s'explique plus alors. Que se passe-t-il donc pour que, sans

cesse, nous nous retirions ainsi?... Et jusqu'où irons-nous?...

Certes, nous sommes quelques-uns qui réagissons contre le découragement. La méfiance qui tend à se répandre autour de nous pourrait avoir de dangereux effets. Mais vraiment il nous est de plus en plus difficile de calmer l'anxiété qui commence à nous étreindre nous-mêmes devant ce repli continuel, si peu conforme à nos espoirs.

Péguy et nos autres officiers ont peine à dissimuler leur déception d'être obligés de reculer ainsi devant les conquérants ivres de leur triomphe. Eux qui avaient rêvé et prédit une marche glorieuse au delà du Rhin, une Victoire rapide et éclatante, ils cheminent pensifs.

De Ravenel, que les Allemands occupent bientôt après notre départ, tandis que le canon tonne rudement et sans arrêt sur nos derrières, nous passons Angivillers, Lieuvillers, Noroy.

La chaleur se fait lourdement sentir, et la fatigue qu'elle occasionne est aggravée par la faim qui ne nous quitte pas et que nous n'avons pu apaiser jusqu'ici. Les officiers sont logés à la même enseigne que nous, mais, pas plus que nous ils ne se plaignent. Pour tromper la faim, nous grignotons des pommes, d'atroces pommes vertes, cueillies le long de la route. Péguy s'approche de moi : « Donnez-moi donc une pomme, mon vieux ! — Avec plaisir, mon lieutenant, mais ça ne va guère vous garnir l'estomac et malheureusement, c'est tout ce que je puis vous offrir ! — Merci, c'est toujours autant de pris ; en guerre il faut savoir se contenter de peu ! »....

En arrivant à Rémécourt, la compagnie, qui fond à vue d'œil, ne compte plus que 50 à 60 hommes. Le reste s'est éparpillé sur la route, malgré les efforts de Péguy qui a multiplié en vain les exhortations. Le capitaine Guérin dont la blessure à peine fermée s'est rouverte à la suite de ses courageux, mais

imprudents efforts, a dû abandonner. C'est Péguy qui prend le commandement de la compagnie, grâce à son étonnante résistance qui lui permet de surmonter la fatigue, la chaleur et la faim.

Depuis notre départ de Saint-Mihiel, nous sommes sans nouvelles de la guerre et cette retraite précipitée ne paraît pas en présager de bonnes. Des bruits circulent, faux d'ailleurs : 40 000 Allemands auraient été faits prisonniers, hier, dans la direction de Péronne ; 10 000 autres seraient cernés dans des marais. On dit aussi que le Gouvernement a quitté Paris précipitamment pour se réfugier à Tours, d'aucuns disent à Bordeaux : le lieutenant Péguy a trouvé un journal, mais qui date de plusieurs jours et ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà. Toutefois, il se refuse à croire, lui aussi, à l'abandon de la capitale par le Gouvernement : « Ce serait, dit-il, probablement une faute capable d'impressionner fâcheusement le pays tout entier,

d'enlever la confiance indispensable dans les circonstances actuelles. D'ailleurs c'est sûrement un canard. » Peu d'entre nous croient à cette nouvelle (vraie cependant, ainsi que nous le sûmes quelques jours plus tard) et peut-être cela fut-il alors un bien, car personne n'aurait compris la nécessité de ce départ. Les esprits déjà troublés par l'avance rapide des Allemands sur Paris, mais cependant nullement découragés et ne doutant point de la victoire finale, n'auraient pu qu'en recevoir une impression démoralisante.

Péguy, malgré la fatigue qui l'accable, fait preuve d'une magnifique énergie. Marchant à l'arrière de la compagnie, il se détache de temps en temps pour encourager un homme assis, épuisé, sur le bord de la route : « Si tu lâches, mon vieux, tu ne pourras jamais nous rattraper et tu te crèveras dix fois plus ! ».... Quelquefois, l'effet est salutaire.... Pas toujours, hélas !

Dans les rangs, marche un bon camarade,

un moine, Roussel, que nous vîmes arriver au Theil, en sandales, dans sa robe de bure; il vient d'un couvent d'Italie qu'il a quitté à l'annonce de la mobilisation. Malade de coliques hépatiques qui lui font endurer un véritable martyre, il résiste courageusement, les traits décomposés par une silencieuse souffrance, prêchant d'exemple, soutenant ceux qui défaillent et, pouvant à peine porter son propre sac, il s'offre pour porter celui des autres !

Péguy a vu et apprécié le beau courage de ce moine, et il s'offre à son tour, lui officier, pour porter la charge de ceux des hommes qui n'en peuvent plus....

« Ce qui est terrible, me dit-il en marchant, c'est le manque de nouvelles. Devant tous ceux dont on peut craindre un découragement facile, on ne peut rien dire, et surtout il faut éviter toute plainte ; mais franchement, ne vaudrait-il pas mieux nous dire ce qui se passe, plutôt que de nous laisser dans l'impuis-

sance de combattre des nouvelles toujours plus ou moins fausses, qui risquent d'énerver et de démoraliser : extraordinairement bonnes ou ridiculement mauvaises, enfantées par des cerveaux inquiets et déprimés. Je ne crois pas que l'état-major nous fasse replier de la sorte sans avoir quelque plan arrêté, et j'ai toute confiance. Nos lignes ne doivent pas, je pense, être entamées, et c'est le point capital. Il est fort probable que Joffre a l'idée de grouper ses forces intactes en arrière, pour pouvoir mieux rebondir ensuite. En somme, il n'y a nullement lieu de désespérer. Le grand tort, en haut lieu, c'est de ne pas comprendre que nous ne sommes pas des machines à battre allemandes, inertes et passives, et qu'il serait utile que les hommes sachent, par des communiqués journaliers, ce qui se passe, cela éviterait tous ces canards qui impressionnent défavorablement les craintifs. »

Un voisin qui écoute ce que dit Péguy croit sans doute être bien inspiré en communiquant

le fond de sa pensée : « Pour moi, mon lieutenant, on est vendu ! »

Pour le coup, le brave lieutenant se met franchement en colère et, foudroyant le pessimiste d'un regard terrible, appuyant sur les mots qu'il prononce précipitamment et avec une sorte de rage : « Mais, c'est imbécile ce que tu dis là, mon vieux, lui dit-il, ce n'est même pas une chose à penser ; par qui et comment veux-tu que nous soyons vendus? Nous ne sommes ni vendus, ni battus, loin de là, nous avons des chefs capables, tu le verras par la suite ! »

A la sortie du village de Saint-Aubin, la compagnie, qui s'est encore clairsemée, ne compte plus guère qu'une trentaine d'hommes marchant péniblement et un peu à la débandade. Beaucoup se traînent appuyés sur des camarades plus robustes. On entend de temps à autre la voix sonore de Péguy criant : « Allons, avancez ! Serrez les rangs ! »

En désespoir de cause, il siffle une pose

d'un quart d'heure. Quittant la route, chacun cherche un peu d'ombre et s'allonge sous des pommiers. Au moment de repartir et comme une nonchalance évidente se manifeste, causée par la lassitude : « Allons, la 19e, debout ! » crie Péguy. Quelques-uns à peine bougent ; puis une voix part, d'une décourageante ironie dans son accent faubourien traînard : « Il n'y en a plus de 19e ! — Ah ! tu crois cela, repartit vivement le lieutenant à l'interrupteur anonyme, eh bien, mon vieux tant que je serai là, il y en aura une 19e ! Allons, en avant, les amis ! ».... Puis il s'en va devant... L'effet de ces énergiques paroles est instantané et tout le monde est vite debout, reprenant la marche à sa suite.

L'ordre arrive enfin de faire la grand'halte au croisement des routes de Breuil à Erquery et à Saint-Aubin, non loin de l'asile d'aliénés de Clermont. Quelques boîtes de conserves, sans pain, auxquelles se joignent plusieurs seaux de bière généreusement offerts par le

directeur de l'asile, composent un bien maigre repas. Petit à petit la plupart des traînards rejoignent, et le régiment, reformé et un peu réconforté, repart deux heures après dans la direction de Liancourt.

Depuis la veille nous sommes constamment survolés par des tauben et des aviatiks et, jusqu'à la fin de la retraite, ces sinistres oiseaux viendront nous importuner, mais défense formelle est faite de tirer contre eux, sans ordre, afin d'éviter de regrettables méprises, des avions de nos alliés anglais nous survolant fréquemment aussi.

A la traversée de Breuil-le-Sec, des paysans sur le pas de leurs portes, nous offrent du vin et du cidre dont ils ont empli des seaux où chacun, en passant, puise avec son quart, ce qui a pour effet de ralentir la marche. « Allons, les enfants, crie Péguy, buvez, mais ne vous arrêtez pas, ne ralentissez pas la colonne! ».... Ceci est dit sur le ton paternel, grave et ferme qui lui est coutumier : nous

y sommes habitués, mais les paysans, ne comprenant pas, se récrient : « Ce qu'il a l'air vache, celui-là ! ».... Péguy a entendu, un large rire déride son visage, et il nous dit, en arrivant vers notre section : « Il paraît qu'on me trouve l'air « vache », à Breuil-le-Sec ! » « Oh, mon lieutenant, répondent les hommes, d'une seule voix, nous savons le contraire ! »

Par Sennecourt et Bailleval, le bataillon arrive vers le soir au cantonnement de Béthencourt-Saint-Nicolas où nous retrouvent quelques camarades qui manquaient depuis la veille et que nous croyions prisonniers. Nous sommes à demi-morts de fatigue et de faim. Une grande partie de la compagnie loge avec les quatre officiers chez une bonne dame qui met sa maison à notre disposition : c'est avec plaisir que nous procédons à notre toilette, tout à fait négligée cette dernière semaine, et que nous mangeons enfin à notre faim, quoique le pain fasse complètement défaut.

Nos sacs étant malheureusement perdus, il est impossible de changer notre linge humide de sueur. Les voitures les portant ont été saisies, pillées par les Allemands ; les sacs vidés, lacérés et incendiés. Le capitaine Guérin nous recommande de ramasser ceux que nous pourrons trouver abandonnés sur la route et de nous les approprier ainsi que le contenu, à l'exception toutefois des objets de valeur et des papiers personnels qui devront être remis au fourrier de la compagnie.

XV

Le lendemain 1er septembre, de bon matin, le bataillon quitte Béthencourt pour aller exécuter un mouvement dans le bois des Côtes. La compagnie prend position à la lisière de ce bois.

Devant nous le canon tonne sans interruption. Le génie a fait sauter la voie ferrée à Tricot et évacuer le pays près duquel une dure bataille est engagée.

Est-ce enfin l'heure de ce combat que nous désirons? Il semble bien que nous allons nous porter en avant et barrer ici la route de la

Capitale à l'armée de von Kluck dont l'avance est prodigieusement rapide. Car enfin, nul ne veut croire que la route de Paris lui soit laissée libre. Nous savons d'ailleurs par la lecture d'un journal trouvé par hasard, que le Gouvernement de la Défense Nationale a confié au général Gallieni la défense du camp retranché, mandat que le vaillant gouverneur a promis à la population parisienne de « *remplir jusqu'au bout* ».

Une telle promesse, venant d'un tel homme, ne peut qu'être tenue, et en conséquence notre conviction est que c'est la 6e Armée, notre Armée, qui devra assurer la défense du camp retranché.

La bataille décisive ne saurait donc tarder. Après diverses évolutions, vers le soir, le régiment se porte quelques kilomètres vers le Nord et va cantonner à Catenoy. Deux aéros allemands survolent le village et jettent des bombes ; ils deviennent notre point de mire et reçoivent un feu nourri de fusils et de

mitrailleuses dont ils semblent peu se soucier. Ils ne s'enfuient qu'à l'apparition d'un de nos avions qui les prend en chasse. L'artillerie, postée sur la lisière du bois surplombant Catenoy, domine toute la plaine qui s'étend de Clermont à Estrées-Saint-Denis.

Au cantonnement d'alerte, afin de nous garnir l'estomac et faute de pain qui manque depuis plusieurs jours, nos cuisiniers confectionnent une volumineuse lessiveuse de pommes de terre au riz. La faim féroce poussant, car nous jeûnions depuis la veille, nous ne fîmes jamais, je crois, meilleur repas....

Le « coup dur » escompté ne sera pas encore pour cette fois ; à trois heures du matin, alerte, et c'est pour reprendre silencieusement, ce mercredi 2 septembre, le chemin parcouru la veille : toujours la route de la retraite !

Eh, quoi, allons-nous donc reculer constamment, sans tirer un coup de fusil? Quelques-uns, les habituels broyeurs de noir

murmurent : « C'est 70 qui recommence ! »

Les habitants des villages que nous traversons ne comprennent pas non plus ce défilé ininterrompu de troupes vers Paris : ils nous regardent passer d'un air anxieux et interrogateur.

Nous voici à Liancourt ; nombre de boutiques sont fermées, mais aucun des habitants restés dans la petite ville ne paraît se douter que les Allemands qui, sur notre droite, viennent d'occuper Clermont et de là marchent rapidement vers Creil, après avoir à notre gauche passé l'Oise à Pont-Sainte-Maxence, vont entrer derrière nous.

Les lieutenants Péguy et de la Cornillère ont l'heureuse idée de faire réquisitionner tout le pain disponible dans les boulangeries de la ville, il nous est presque aussitôt distribué ; notre joie est grande, car nous commençons à perdre le goût du pain ! Nous n'en avons, il est vrai, chacun, qu'une bien petite tranche moins large que la main et vite

engloutie d'un bel appétit, les officiers, qui ne font pas meilleure chère que nous, suivant notre exemple !

Par Mogneville et Monchy-Saint-Éloy, nous nous replions vers Creil dont le génie a fait sauter le pont, mais comme la ville vientd'être occupée par les avant-gardes de l'armée de von Kluck, il nous faut obliquer vers l'Est pour ne pas être coupés du reste de l'armée dont nous formons l'arrière-garde.

Après avoir traversé Villers-Saint-Paul, dont les maisons sont toujours pavoisées, depuis la mobilisation, de drapeaux alliés, nous franchissons l'Oise au bac de Verneuil sur un pont de bateaux. Douze superbes péniches réquisitionnées par le génie barrent la rivière, et tandis que s'effectue notre rapide passage, les soldats versent le contenu de quantité de bidons de pétrole sur les planches de ce pont de fortune, pendant que d'autres y fixent des cartouches de dynamite. Le général de Mainbrey qui commande la bri-

gade passe le dernier de tous avec le général de division Leguay ; un signal est aussitôt donné et le gigantesque amas de bois s'engloutit, au milieu des explosions, dans d'effrayants tourbillons de flammes et de fumée.

XVI

La retraite se précipite et il est indispensable qu'il en soit ainsi si nous ne voulons pas être cernés par les Allemands qui déjà sont en vue de Senlis et approchent de Chantilly. A l'inquiétude visible des chefs, aux dispositions prises pour la marche, aux canons et aux mitrailleuses mises en batterie à chaque pose, il est aisé de comprendre que l'ennemi, dont la canonnade ne cesse d'ébranler l'air, rôde autour de nous et tente de couper notre retraite. Il semble que notre avance se fait un peu à l'aveuglette et dans la crainte d'une

surprise. Sur la route de Verneuil, à la lisière de la forêt, une vingtaine d'autobus parisiens sont arrêtés et se suivent à la file. Ils ont dû amener quelques renforts, nécessaires sans doute, à la défense de Senlis et à la protection de la retraite. Mais nous n'apercevons aucun conducteur et ce long convoi paraît abandonné et à la merci de l'ennemi.

Verneuil et la forêt d'Halatte sont enfin traversés, et vers quatre heures, la compagnie séparée du reste du bataillon, qui prend une autre direction, arrive en face de Senlis, dans un faubourg de la ville. Sous nos yeux se déroule alors un tragique spectacle : les Allemands bombardent la jolie ville d'une façon effroyable. Sur la grand'route qui mène à Chantilly, de malheureux habitants courent affolés, emportant ce qu'ils ont de plus précieux, allant droit devant eux, sans oser tourner la tête. Des chevaux morts gisent sur le bord du chemin.

Au-dessus des maisons de la ville proche,

les obus allemands éclatent au milieu des nuages de fumée grise, dans un assourdissant fracas. L'hospice, où sont des blessés, et la cathédrale sont particulièrement visés par les brutes teutonnes.

Tout environnée de la fumée des explosions, la belle cathédrale, ce joyau qui fait l'orgueil de Senlis et que viennent admirer chaque année des milliers de visiteurs, paraît frissonner d'indignation sous le heurt brutal et sauvage des masses d'acier. La gorge serrée d'émotion et de rage impuissante, nous contemplons l'affreux crime. A chaque instant, il nous semble que le clocher qui, dans l'azur, dresse sa fine silhouette, chancelle et va s'écrouler sous les chocs répétés de la mitraille, mais chaque fois, il sort de la fumée, toujours plus droit, héroïque et vivant symbole de défi.

Péguy, lui aussi la rage au cœur, regarde s'accomplir l'affreuse chose. Il ne cesse de murmurer, tandis qu'un éclair de colère fait

étinceler ses yeux : « Les sauvages ! les sauvages ! » Des tirailleurs marocains blessés, que nous croisons sur la route, nous expliquent qu'ils ont été surpris par l'arrivée rapide des Allemands et qu'ils ont dû évacuer la ville en même temps que les quelques troupes françaises qui s'y trouvaient, n'étant pas en force pour lutter avec succès. En avant de nous, une violente fusillade et le crépitement des mitrailleuses indiquent que les nôtres ne cèdent la place qu'après une vive résistance.

A notre tour, déployés en tirailleurs, tandis que le capitaine Guérin et une section restent sur la route, nous partons sous le commandement du lieutenant Péguy, à travers des champs de betteraves. Des cavaliers ennemis galopent dans la plaine, une fusillade intense déchire l'air à notre droite, et du parc à fourrages que les nôtres viennent d'incendier avant d'abandonner la ville s'élèvent des volutes de flammes et des tourbillons de fumée.

Pour se venger alors de cette résistance imprévue qui leur coûte si cher et parachever leur œuvre de destruction, les barbares, continuant leurs exploits de Belgique, incendient une partie de la ville après l'avoir bombardée. L'ordre est donné de nous replier, ce qui paraît, en effet, prudent, des éclaireurs ennemis étant signalés par nos patrouilles devant nous et sur notre droite.

Alors, c'est à travers la forêt de Chantilly une retraite terriblement dure et qui achève de nous briser. Il faut avancer rapidement dans l'obscurité, les pieds déchirés, ensanglantés par la marche, enfonçant presque entièrement dans la couche épaisse de sable fin des allées, l'œil scrutant de tous côtés, épiant les moindres bruits, dans la certitude où nous sommes d'être entourés d'ennemis. Notre train régimentaire vient d'être presque totalement capturé par des uhlans qui ont massacré la plupart des hommes du convoi après l'avoir cerné. Le lieutenant Hennebert,

qui le conduisait, réussit à s'échapper à grand' peine avec quelques voitures ; celles-ci nous rejoignent criblées de balles et portant un mort qui sera enseveli à la pose de Chaumontel. Nous voilà donc maintenant à peu près dépourvus de tout ravitaillement possible en munitions et en nourriture.

Nos cerveaux sont anéantis par la fatigue, nous marchons, courons plutôt, comme des automates. La faim nous déchire l'estomac, le morceau de pain mangé le matin à Liancourt étant l'unique aliment que nous ayons pris dans la journée.

Le lieutenant Péguy se tient en avant de la compagnie qui est séparée du reste du bataillon et seule dans la forêt. Il éclaire notre marche.

Vers minuit, enfin, nous sortons de l'interminable forêt et arrivons à Coye où nous rejoignons le reste de la division, toute dans un inexprimable désordre. Une courte pose d'une demi-heure, puis le régiment reformé

repart vers Luzarches à travers la forêt de Coye. L'ordre est tout d'abord donné de coucher sous bois; le brouillard, l'humidité glaciale nous pénètrent et cela va manquer d'agrément. Toutefois, la fatigue qui nous accable est telle que, malgré le froid et la faim, nous nous endormons immédiatement; mais, un contre-ordre arrive : il faut reprendre la marche.... Nous dormirons une autre nuit !...



RETRAITE SUR LA MARNE.



DÉTAIL DE LA BATAILLE DE LA MARNE.

Premier combat du 5 septembre 1914.

XVII

Et nous approchons toujours plus de Paris, que nous avons tous quitté, il y a moins d'un mois, loin de prévoir qu'un jour prochain nous en serions les défenseurs !

On aperçoit dans le lointain les lueurs blanches des projecteurs des forts parisiens et, par instants, à travers les feuillages, les lumières de la Capitale. Nos cœurs battent violemment, à la fois d'émotion, de joie et de crainte.

Nous savons maintenant que la 6e Armée de Paris, notre Armée, a pour mission d'assurer

la défense du secteur compris entre Dammartin-en-Goële, Claye-Souilly et Lagny, toute la région Nord-Est du camp retranché. Et à quelles autres troupes, d'ailleurs, que les troupes parisiennes aurait-on pu mieux confier la glorieuse mission de défendre Paris, puisque chacun de nous allait être appelé à lutter pour sauver son propre foyer, sa propre famille?

Il nous apparaît cependant clairement que la situation est infiniment grave, puisque l'ennemi se trouve à peine à 25 kilomètres de la Capitale. Mais, nous avons, en face du danger, l'absolue certitude, l'ultime conviction qu' « ILS » ne passeront pas, qu' « ILS » ne peuvent pas passer.

Certes, nous avons connu à ce moment, chefs et hommes, les plus terribles désillusions, les plus grandes craintes, capables d'engendrer la panique, mais alors, chose curieuse, et que des plumes plus autorisées que la mienne pourront se charger d'expliquer,

les mauvais prophètes, les craintifs, les apeurés, les broyeurs de noir eux-mêmes se taisaient. Le vent de découragement qui soufflait les jours précédents tombait subitement en face du péril que nous sentions tous, Parisiens ou habitants des régions déjà envahies. Nos familles, nos femmes, nos enfants, nos vieux parents, sont là dans ce grand Paris que convoitent les Barbares et dont ils approchent avec une joie sauvage ; les nôtres sont aussi dans ces campagnes, dans ces villages de la région que tiennent déjà nos ennemis ; en livrant enfin la suprême et décisive bataille qui maintenant ne saurait tarder, ce sont donc nos foyers et nous-mêmes que nous allons défendre et sauver.

Il y a là, dans cette foule dressée en armes pour la sauvegarde du pays, du patrimoine commun, pour le triomphe de la Civilisation sur la Barbarie, de la Liberté sur l'Esclavage et l'anéantissement de l'affreux militarisme prussien, bien des classes, des opinions, des

idées contraires, des gens qui, hier, ennemis jurés, se regardaient, des éclairs de haine dans les yeux ; mais aujourd'hui, à cette heure suprême où la France et les grands principes qu'elle incarne doivent vaincre ou périr à jamais, tout cela a disparu, les inimitiés se sont fondues dans cet unique souci, le seul espoir de tous : « Il ne faut pas que l'Ombre triomphe de la Lumière ! Il faut que cette horrible guerre, criminellement déchaînée par un odieux impérialisme soit la dernière des guerres ! Il ne faut pas qu'« ILS » passent ! »

Et « ILS » ne passèrent pas !....

XVIII

Nous avançons toujours, dormant en marchant, nul n'osant plus se plaindre, et pourtant, en traversant Luzarches, combien d'entre nous tombent harassés. Il faut les secouer vigoureusement et, bien souvent, leur prendre fusil et sac pour qu'ils continuent leur marche, titubants comme des hommes ivres. A la sortie du pays, vers trois heures du matin, parmi l'indescriptible désordre du corps d'armée, des régiments entiers sont couchés sur la bordure des trottoirs, à même la terre, épuisés. Dans la nuit brumeuse se

reflètent les grands feux allumés au milieu des champs et autour desquels les milliers d'hommes qui se chauffent, dessinent dans le brouillard des ombres fantastiques. Pourquoi ne pas dire que cette cohue, qui nous donne l'image la plus saisissante, peut-être, de la retraite, cette troupe confuse, cette masse grouillante d'hommes, de chevaux qui ne tiennent plus debout, de voitures, de canons, de caissons, laissent une impression pénible de déroute, puisque quelques jours après, par un miracle d'énergie, ces mêmes troupes, brisées, et paraissant anéanties, remportaient cette Victoire tant désirée, la plus grande et la plus belle des Victoires, la Victoire décisive que tous voulaient, parce qu'il fallait qu'elle fût !....

Le jour paraît quand nous arrivons à Puiseux-lès-Louvres et prenons à l'Est la direction de Villeron. Au croisement de la route, un poteau indicateur porte : *PARIS — 22 kilomètres....* Ainsi, nous sommes dans

l'intérieur du camp retranché, à 22 kilomètres de la Capitale et les Allemands sont à peine à quelques centaines de mètres de nous !....

Des blessés amenés d'un combat proche sont évacués à l'arrière, sur l'ambulance divisionnaire. A l'entrée de Villeron, le bataillon prend la formation de combat, les compagnies dissimulées par sections derrière de grandes meules de paille. Sur la route nationale qui mène à Senlis, les régiments de la 14e division d'active (général de Villaret), venant de Paris, défilent, au pas cadencé, comme à la parade, et ce seul spectacle, après la démoralisante retraite, réconforte tout le monde.

Rien encore, cependant, pour aujourd'hui ; notre mouvement n'a sans doute été que le résultat d'une fausse alerte, des détachements allemands, qui occupaient le village de Saint-Witz, s'étant prudemment repliés sur leurs grand'gardes, à notre approche.

Le lieutenant Péguy autorise quelques-uns

d'entre nous à pénétrer dans le village pour y chercher de l'eau et, si possible, des vivres. Mais tous les habitants ont fui à l'approche de l'ennemi, sauf une femme, qui, pas du tout rassurée, veut bien cependant entr'ouvrir timidement sa fenêtre pour nous renseigner. Nous parvenons à ramener quelques volailles et lapins trouvés dans une ferme abandonnée. Ils sont tout de suite embrochés à nos baïonnettes, flambés et dévorés, brûlés et à moitié cuits ! Mais des estomacs affamés ne s'embarrassent pas de si peu et nos chefs ne sont pas plus difficiles que nous. Faut-il encore s'estimer heureux d'avoir fait ce « repas » où le pain manque, ce sera le seul de la journée et le premier depuis deux jours !

Vers cinq heures du soir, ce jeudi 3 septembre, la compagnie est envoyée aux avant-postes dans les bois de Saint-Witz, au signal des Ermites. Nous parvenons, non sans peine, à nous guider dans la complète obscurité des bois, jusqu'à Montmélian, puis, les petits

postes et sentinelles placés, nous avons enfin le loisir de nous reposer sur la terre humide de rosée, avec quelques bottes d'avoine en guise d'oreiller, à la clarté des étoiles et des phares de Paris.

Nous venons d'abattre près de 150 kilomètres ces trois derniers jours et nuits, et d'une marche rendue encore plus pénible par la grande chaleur, le manque de sommeil et de nourriture.

Après un trop court repos de quatre heures, la section part prendre son tour de faction qui doit durer toute la journée du 4, face aux avant-postes allemands dont on aperçoit les sentinelles sur la lisière d'un bois, à moins de 300 mètres de nos lignes. Au point où est établi notre petit poste, nous capturons un cheval allemand vivant, légèrement blessé d'une balle à la cuisse et fourbu de fatigue, des casques et des couvertures, abandonnés dans la hâte d'une fuite rapide provoquée par une de nos patrouilles.

Durant cette journée, nos quatre officiers trouvent un repos bienfaisant et réparateur au couvent des Ermites que ses pensionnaires ont abandonné précipitamment à l'arrivée des Allemands et dont l'installation toute moderne est immédiatement utilisée par nous. Ils profitent de ces quelques heures de tranquillité pour mettre de l'ordre dans leurs affaires. Sur l'insistance du lieutenant Péguy, après avoir rangé cantines, notes et papiers, ils règlent au sous-lieutenant Hamelin, leur trésorier, leurs notes de dépenses d'ordinaire. A voir ce soin méticuleux, il semblait vraiment que Péguy pressentît sa mort prochaine.

Vers huit heures du soir, le service terminé, une compagnie du 231e vient nous remplacer, tandis que nous descendons coucher à Vémars, dans une immense ferme qui abrite tout le bataillon, officiers et hommes, et où lecture nous est faite de notes du Grand Quartier Général qui nous indiquent enfin une prochaine offensive. C'est donc pour nous

la veillée des armes. Une joie, en outre, nous y attend : la distribution du courrier; plaisir immense, inconnu depuis notre arrivée à Bislée, en Lorraine, et qui est, pour le soldat en campagne, le plus puissant réconfort. La démoralisation, durant la retraite; trouvait un terrain d'autant plus facile que l'homme était privé de nouvelles des siens.

XIX

Ordre du Grand Quartier Général

Message à communiquer à tous, jusque sur le front :

« Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous, que le moment n'est plus de regarder en arrière. Tous les efforts doivent être employés à attaquer et refouler l'ennemi.

« Une troupe qui ne peut plus avancer devra coûte que coûte garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée.

« JOFFRE. »

Le samedi 5 septembre, à sept heures du matin, le régiment quitte Vémars et prend, vers l'Est, la direction de Meaux. La journée d'hier a été calme, aucun coup de canon ni de fusil. Sans doute le calme précurseur de la tempête ! Dammartin doit être occupé par les Allemands qui, d'après les dires d'infirmiers ennemis que nous avons arrêtés hier vers Plailly, puis relâchés en considération de leur mission humanitaire, y soignent leurs blessés et y ont, à cet effet, installé un hôpital. L'avance de l'armée de von Kluck a été enrayée, et au lieu de se jeter sur Paris, c'est maintenant vers le Sud-Est, dans la direction de la Marne, que s'écoule le flot que nous canalisons.

Il semble, d'après ces indices et les notes qui nous ont été lues hier soir à la grande ferme de Vémars, que la lutte décisive s'engagera enfin bientôt de ce côté et que, pour l'instant, les deux adversaires se regardent et mesurent leurs forces avant de s'affronter.

Il va falloir, selon les grandes paroles de Joffre, *refouler l'ennemi et se faire tuer sur place plutôt que de reculer* et telle est bien d'ailleurs l'intention de tous.

Le moral de l'armée, en face du devoir, est admirable. Tous nous allons de l'avant, pleins d'espoir et de confiance et décidés à prouver au monde l'énergie et la vaillance d'une race et d'un grand peuple qui ne veulent pas mourir.

Nous traversons Moussy-le-Neuf et Moussy-le-Vieux, abandonnés par leurs habitants (ainsi d'ailleurs que tous les autres villages de la région), pour arriver vers dix heures à Thieux où se trouve tout l'état-major du général de Lamaze, commandant nos deux divisions de réserve et la brigade marocaine, et qui, au croisement d'une route, nous regarde défiler. Dans un champ sont dressées les antennes du poste divisionnaire de télégraphie sans fil.

Le corps d'armée de Lamaze, tout entier,

est rassemblé à Thieux, il se partage au sortir du village. Tandis que la 56e division prend la direction de Saint-Soupplets, par Juilly et Montgé, précédée de patrouilles de cavalerie que l'on aperçoit galopant dans la plaine, la 55e division se dirige vers Monthyon, par Nantouillet. De son côté, la brigade du Maroc, qui à la gauche de notre armée a fait également, à partir de Montdidier, toute la retraite en livrant de rudes combats, se porte vers Charny et Villeroy.

En face de nous, de Dammartin à Meaux, s'étendent les collines boisées, où les Allemands sont à l'affût, invisibles, terrés dans leurs retranchements.

Sous la chaleur torride, la marche du bataillon se poursuit, fatigante. A Nantouillet, une courte pose de dix minutes est sifflée. Pendant qu'étendus à l'ombre rare des maisons nous prenons un peu de repos, Péguy, assis sur une pierre, en plein soleil, blanc de la poussière du chemin, inondé de sueur, la

barbe broussailleuse, les yeux pétillants derrière son lorgnon, relit, avec des larmes de joie dans les yeux, une lettre des siens reçue la veille à Vémars. « Vous avez de bonnes nouvelles, mon lieutenant? lui dis-je. — Mais oui, mon vieux, merci, ça fait plaisir depuis le temps que nous en manquions ! »

Une heure après, à midi précis, le bataillon arrive dans un petit sentier bordé d'arbustes, près de la ferme de la Trace, en face du petit village de Villeroy où nous devons faire la soupe, désirée avec impatience, et cantonner, quand, tout à coup, brusquement, autour de nous, dans de longs ronronnements annonciateurs, viennent éclater des obus allemands. « Ils nous servent l'apéritif ! » s'écrient quelques-uns.

Les artilleurs ennemis ayant soigneusement repéré la route avant notre arrivée, le feu terrible et inattendu de leurs batteries, dissimulées depuis la veille à mi-côte de Monthyon et sur la hauteur de Penchard

(bois du Télégraphe), jette un moment de désarroi dans les rangs.

. . . .

Ces premiers projectiles, éclatant dans la splendeur d'une belle journée ensoleillée, frappent comme le lever de rideau de la grande pièce tragique.

C'est l'héroïque Péguy et plusieurs centaines de ses compagnons d'armes qui, ce 5 septembre 1914, à Villeroy, à cette même place, vont marquer de leurs corps le point d'arrêt, la borne contre laquelle va buter l'avalanche....

. . . .

Et la lutte commence !.... Sans se soucier des shrapnells et des percutants qui pleuvent comme grêle, la batterie de 75 qui précède le bataillon sur la route se met en position, au pied du petit hameau de la Baste, en avant de la ferme de la Trace. Blottis contre leurs pièces, faisant corps avec elles, nos artilleurs, insouciants de la rafale de métal qui siffle,

rendent coup pour coup aux batteries allemandes. Quelques projectiles éclatent au milieu des caissons d'approvisionnement abrités derrière un rideau de hauts peupliers, tuant des hommes et des chevaux. Cela décuple l'ardeur des artilleurs qui travaillent avec une sorte de rage. Ils finissent, au bout de quelques heures d'un duel acharné, par imposer un silence complet aux batteries ennemies, dont nous retrouvâmes, le lendemain, à l'entrée de Monthyon, en nous portant à la poursuite des Allemands en retraite, les débris informes mêlés aux restes sanglants des servants.

Tandis que nos canons luttent ainsi victorieusement et qu'une nouvelle batterie se porte vers Plessis-l'Évêque pour seconder l'action engagée de ce côté, le bataillon prend la formation de combat et la compagnie se déploie, dans la direction de Villeroy, en lignes de sections par quatre, la section Péguy tenant la droite. Nous avançons au milieu des avoines fraîchement coupées, de temps en

temps la voix vibrante de Péguy crie un ordre : « Couchez-vous ! En carapace ! » c'est pour laisser passer une volée d'obus qui éclatent autour de nous sans causer de dommages.

Nous arrivons ainsi à la lisière de Villeroy, près d'un puits, dans une sorte de chemin creux, d'où nous pouvons suivre le duel d'artillerie.

En avant et à peu de distance de nous retentit une violente fusillade et l'assourdissant tac-tac des mitrailleuses. C'est l'attaque des tabors marocains qui se déclenche en deux groupes, dont l'un dans la direction de Neufmontiers-Penchard, par Villeroy (où est installé l'état-major), ayant pour objectif la hauteur boisée du Télégraphe, solidement fortifiée par l'ennemi et d'où son artillerie prodigue d'inutiles obus, et l'autre vers Chauconin, par Charny.

Sous un tir mal repéré, maintenant, nous attendons impatiemment le moment de partir à notre tour à l'assaut.

Cet ordre arrive enfin, et joyeux, brûlants du désir de combattre, nous partons, déployés en tirailleurs, prolongés à droite par la 20e compagnie (capitaine Huguin, tué quelques instants après) qui avance en contournant Villeroy et doit servir de liaison entre les Marocains et nous, et à gauche par les 18e et 17e compagnies qui assurent le contact avec le 246e débouchant d'Iverny. Notre point de direction commune est la hauteur de Monthyon que les Allemands occupent fortement et qu'il s'agit d'enlever.

Il est cinq heures ; l'artillerie ennemie écrasée ne tire plus que de rares coups ; mais en arrivant sur la crête d'où nous dominons la vaste plaine et le panorama de la bataille, une terrible grêle de balles nous accueille.

A la droite de notre ligne de tirailleurs marchent côte à côte, revolver au poing, le capitaine Guérin et le lieutenant Péguy, les lieutenants de la Cornillère et Hamelin sont vers la gauche. « Marchez alignés ! » com-

mande Guérin ; puis de nouveau, et Péguy avec lui : « Faites circuler : défense de tirer sans ordre ! les Marocains sont devant nous ! Veillez à l'alignement ! » L'ordre vole de bouche en bouche, et la course continue. Elle est pénible, il nous faut avancer en bondissant, au milieu d'un immense champ dont les avoines couchées par le vent gênent la marche. Beaucoup tombent. Un bond encore, une conversion vers la gauche, et nous voilà abrités derrière le talus de la route Iverny-Chauconin, haletants et soufflants.

Les balles sifflent au ras de nos têtes. Nous tirons à 500 mètres sur les Allemands bien retranchés derrière les arbres et les arbustes qui bordent le ruisseau des Étangs, et presque invisibles dans leurs uniformes couleur de terre.

La voix jeune et claironnante du lieutenant Péguy dirige le feu, indique les hausses et les points de mire. Il est derrière nous, insoucieux des balles qui le visent et le frôlent dans un sinistre bourdonnement d'abeilles, courant

de l'un à l'autre pour faire activer le tir, s'appuyant par instants, afin de reprendre son souffle, sur un rouleau agricole abandonné sur la route, debout, courageux, admirable.

A travers une éclaircie d'arbres, on aperçoit par instants la course rapide de compagnies allemandes escaladant la côte, sous notre feu évidemment meurtrier et celui de notre artillerie. Elles se replient vers Neufmontiers et Chauconin qu'elles incendient en partie, par vengeance....

....Ils reculent !... Ils reculent !...

Cette terrible course dans les avoines nous a mis à bout de souffle, la sueur nous inonde, et nos officiers, qui déploient une magnifique bravoure, sont comme nous. Un court instant de répit, puis Péguy, sur un signal du capitaine qui vient d'en recevoir l'ordre du lieutenant d'état-major marocain Marché (tué quelques minutes après dans des circonstances particulièrement héroïques) nous claironne : « En avant ! »

Ah ! cette fois, c'est fini de rire ! Escaladant le talus et rasant le sol, l'arme à la main, courbés en deux, afin d'offrir moins de prise aux balles, trébuchant dans les betteraves et les mottes de terre, nous courons à l'assaut. Le capitaine Guérin, en quittant la route, sans souci de sa blessure qui l'empêche d'avancer rapidement, est tué raide auprès d'un gros arbre. La terrible moisson continue, effrayante ; la chanson de mort bourdonne autour de nous. Un premier bond, puis un deuxième nous portent 200 mètres en avant. Mais aller plus loin pour l'instant, en unique vague d'assaut, sans une ligne de soutien en arrière, sur un terrain où la pente déclinante et la grande visibilité de nos uniformes font de nous autant de superbes cibles, avec à peine 150 cartouches par homme et dans l'impossibilité d'en être ravitaillés, c'est une folie, un massacre certain et général. Nous n'arriverons pas 10 !

« Couchez-vous ! hurle Péguy, et feu à volonté ! » mais lui reste debout, la lorgnette

à la main, dirigeant notre tir, héroïque dans l'enfer. Vers la gauche, le lieutenant de la Cornillère commande le feu de son peloton, debout aussi sous l'averse de mitraille qui siffle, cadencée par le crépitement infernal des mitrailleuses allemandes, crâne, toujours ganté, et comme Péguy, la lorgnette à la main, allant de long en large. « A 500 mètres, feu à vo... ! » commande-t-il ; mais une balle lui coupe la parole et le renverse à terre. L'adjudant Legrand se lève, courageusement, pour le secourir, il fait deux pas et tombe à son tour, foudroyé. Quelques hommes s'écrient : « Le lieutenant est tué ! » Alors, se redressant à demi, dans un suprême effort d'énergie, l'héroïque officier exhale dans un souffle : « Oui, mais tirez toujours ! » et il expire.

Nous tirons comme des enragés, noirs de poudre; le fusil nous brûlant les doigts, chacun creusant des mains la terre, entre deux coups de feu, pour s'en faire un insuffisant abri. A tout instant, ce sont des cris, des

plaintes, des râles ; des amis chers sont tués à mes côtés. Combien sont morts? On ne compte plus....

Péguy est toujours debout, malgré nos cris de : « Couchez-vous ! » glorieux fou dans sa bravoure. La plupart d'entre nous n'ont plus leur sac, qu'ils ont perdu à Ravenel, et le sac à ce moment est un abri précieux et efficace et la voix du lieutenant crie toujours avec une énergie rageuse : « Tirez, tirez, nom de Dieu ! »

D'aucuns se plaignent : « Nous n'avons plus de sac, mon lieutenant, nous allons tous y passer ! — Ça ne fait rien, crie Péguy, dans la tempête qui siffle, moi non plus je n'en ai pas, voyez, tirez toujours ! » Et il se dresse, comme un défi à la mitraille, semblant appeler cette mort qu'il glorifiait dans ses vers. Au même instant, une balle meurtrière brise ce noble front. Il est tombé, sur le côté, sans un cri, dans une plainte sourde, ayant eu l'ultime vision de la victoire tant espérée et enfin proche, et quand, quelques mètres plus loin,

bondissant comme un forcené, je jette un regard derrière moi, j'aperçois, là-bas, étendu sur la terre chaude et poussiéreuse, parmi les larges feuilles vertes, tache noire et rouge au milieu de tant d'autres, le corps de notre cher, de notre brave lieutenant....

. . . .

Sous le voile de deuil du crépuscule, les rayons d'or du soleil couchant font à tous ces héros tombés au seuil de la Victoire, la plus magnifique auréole de gloire, et les fumées des incendies qui rougeoient dans le ciel, alors que les canons hurlent à la mort, montent comme un encens de cette terre de sacrifice...

....Ils dorment tous maintenant du sommeil éternel que berce le bruit de la bataille,

Couchés dessus le sol à la face de Dieu...

. . . .

« La Sixième Armée vient de soutenir pendant cinq jours entiers, sans interruption ni accalmie, la lutte contre un adversaire nombreux et dont le succès avait jusqu'à présent exalté le moral. La lutte a été dure, les pertes par le feu, les fatigues dues à la privation de sommeil et parfois de nourriture, ont dépassé tout ce que l'on pouvait imaginer ; vous avez tout supporté avec une vaillance, une fermeté et une endurance que les mots sont impuissants à glorifier comme elles le méritent.

« Camarades, le Général en Chef nous a demandé au nom de la Patrie, de faire plus que notre devoir : vous avez répondu à son appel au delà même de ce qui paraissait possible. Grâce à vous, la victoire est venue couronner nos drapeaux. Maintenant que vous en connaissez les glorieuses satisfactions, vous ne la laisserez plus échapper.

« Quant à moi, si j'ai fait quelque bien, j'en ai été récompensé par le plus grand honneur qui m'ait été décerné dans une longue carrière : celui de commander des hommes tels que vous. C'est avec une vive émotion que je vous remercie de ce que vous avez fait, car je vous dois ce vers quoi étaient tendus depuis quarante-quatre ans tous mes efforts et toutes mes énergies : la revanche de 1870.

« Merci à vous et honneur à tous les combattants de la 6e Armée ! »

Claye (Seine-et-Marne), 10 septembre 1914.

Signé : MAUNOURY.

LETTRES ET CITATIONS

Lettre du colonel LEJEUNE, ancien commandant du 276e régiment d'infanterie à Madame Charles PÉGUY.

Le 15 décembre 1915.

Madame,

Il y a longtemps que je désirais vous laisser, ainsi qu'à vos enfants, un souvenir durable de celui qui fut votre mari.

Mieux que personne, j'en avais apprécié la haute valeur intellectuelle et morale, puisque je commandais son régiment au début de la campagne, et je songeais souvent à mes morts, trop nombreux, hélas! dans mes moments de calme, sans avoir le temps de m'en occuper. — Les vivants m'absorbaient entièrement puisqu'ils devaient venger leurs camarades et leur Patrie violée.

L'heure de la réparation n'a pas encore

sonné ; mais elle viendra. — En attendant, profitant d'un long repos, après de nombreuses traverses, j'ai cherché à faire revivre ceux d'entre les miens qui, dans les moments tragiques de l'année dernière, ont fait plus que leur devoir.

Péguy, vous le savez, était de ceux-là. — Pour lui, pour vous aussi, j'aurais voulu une plus haute récompense. Ce n'est pas ma faute si je n'ai pas pu faire mieux.

Si modeste qu'elle soit, elle est le témoignage d'estime, d'admiration et de reconnaissance de l'ancien colonel du 276e.

Ce témoignage, je le dépose à vos pieds, en vous priant de vouloir bien agréer l'assurance de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

Ch. Lejeune
Colonel de la 110e brigade.

55e DIVISION

—

ÉTAT-MAJOR

—

1er bureau

—

Q. G. le 21 novembre 1915.

ORDRE GÉNÉRAL N° 77.

Le général commandant la 55e division cite à l'ordre de la division :

PÉGUY, Charles, Lieutenant au 276e Régiment d'Infanterie :

« *Officier d'une grande valeur morale. A fait preuve du plus grand courage dans des circonstances très critiques.*

« *A été tué à la tête de sa troupe qu'il conduisait à l'attaque.* »

Le Général
commandant la 55e division

DE LAPORTE

CITATIONS A L'ORDRE DU JOUR DES OFFICIERS

COMPAGNONS D'ARMES DE CHARLES PÉGUY

Capitaine Pierre GUÉRIN, *commandant la 19e Compagnie du 276e Régiment d'infanterie, tué le 5 septembre 1914 au combat de Villeroy :*

« Blessé grièvement au Maroc, a voulu, bien que ne pouvant monter à cheval, et obligé de marcher avec une canne, conserver le Commandement d'une Compagnie de Réserve partant sur le front.

« Désigné pour être attaché au Ministère de la Guerre en raison de sa blessure, au moment où la Division prenait contact avec l'ennemi, a donné le plus bel exemple de courage et d'énergie en demandant qu'il fût sursis à sa mutation jusqu'à la fin des opérations.

« Maintenu au Commandement de sa Compagnie, en attendant la décision à

intervenir, a entraîné ses hommes avec une bravoure remarquable à l'attaque des positions allemandes au Combat de Villeroy, le 5 septembre, et a été tué à leur tête. »

Le Général
Commandant la VIe armée
MAUNOURY.

Capitaine Claude CASIMIR-PERIER, *Lieutenant à la Mobilisation, appelé au Commandement de la 19e Compagnie du 276e Régiment d'infanterie à la mort du Capitaine Guérin, nommé Capitaine le 23 novembre 1914, tué le 12 janvier 1915 à l'attaque de Crouy, près Soissons :*

Première citation : *Ordre du régiment n° 17.*

« A pendant quatre mois commandé sa Compagnie avec la plus grande distinction. Le 12 janvier 1915 au moment de la contre-attaque allemande a donné le plus bel exemple de sang-froid, de courage et d'abnégation; a disparu. »

Deuxième citation : *Ordre de l'armée, mai 1915.*

« Nommé Capitaine après la bataille de la Marne, où il s'était conduit valeureusement ; a commandé pendant quatre mois sa Compagnie avec une distinction, une intelligence et un entrain remarqués de tous. A été mortellement frappé le 12 janvier en défendant ses tranchées. »

Lieutenant Charles DE LA CORNILLÈRE, *de la 19e Compagnie du 276e Régiment d'infanterie, tué le 5 septembre 1914, au combat de Villeroy :*

« Officier plein d'allant et d'entrain, a fait preuve, le 5 septembre 1914, d'un magnifique sang-froid sous un feu intense d'infanterie et de mitrailleuses et a entraîné son peloton d'une façon superbe à l'assaut de la ligne ennemie.

« A été tué. »

CORRESPONDANCE DE GUERRE
DE CHARLES PÉGUY

SUIVIE DE

LETTRES DU CAPITAINE CLAUDE CASIMIR-PERIER

SON COMPAGNON D'ARMES.

A Madame Charles PÉGUY

Lundi 3 août 1914, trois heures

celui qui n'a pas vu Paris aujourd'hui et hier n'a rien vu.

embrassé ce matin Pesloüan et sa femme.

embrassé Hélène et tante....

je vous embrasse,

Péguy

Vendredi 7 août 1914.

Un train bondé de fleurs m'a amené mardi à Coulommiers. J'étais tout seul d'officier pour amener trois mille Parisiens.

En arrivant on m'a donné à commander une compagnie de 250 hommes, un tiers parisiens, deux tiers Briards et Seine-et-Marnois Je les connais tous de mes précédentes périodes. excellent recrutement. nous partons dimanche ou lundi.

M. Péguy, lieutenant 19e compagnie
276e régiment d'infanterie
Montereau Seine-et-Marne.

Je ne croyais pas que je vous aimais à ce point. Vivez dans la paix comme nous. ma compagnie est comme un immense ménage.

Embrassez Mathilde. je vous embrasse tous.

PÉGUY

A Madame PÉGUY mère

Vendredi 7 août 1914.

Arrivé mardi à Coulommiers où j'ai amené un train de trois mille parisiens.

Nous repartons dimanche ou lundi.

Notre adresse sera M. Péguy lieutenant au 276e régiment d'infanterie, Montereau Seine-et-Marne.

Je t'embrasse bien.

Ton CHARLES

A Madame G. FAVRE

Samedi 8 août 1914.

Mon enfant je voudrais que vous eussiez un peu de cette grande paix que nous avons ici. je commande une compagnie — 250 hommes, un bon tiers parisien. les autres, gars de Seine-et-Marne, de votre Crécy et de votre Voulangis, c'est-à-dire les deux catégories d'êtres que vous aimez le plus.

Dans deux jours, nous serons partis pour notre destination définitive. si je ne reviens pas, gardez-moi un souvenir sans deuil. trente ans de vie ne vaudraient pas ce que nous allons faire en quelques semaines.

Mon adresse désormais. M. Péguy lieutenant commandant la dix-neuvième compagnie du 276e régiment d'Infanterie Montereau, Seine-et-Marne.

embrassez Thérèse. je vous embrasse bien fidèlement

votre PÉGUY

A Monsieur Louis BOITIER

Samedi 8 août 1914.

Dans deux jours, Boitier, nous serons partis pour notre destination définitive......

Je commande la 19e compagnie au 276e de ligne, 250 hommes, un bon tiers parisien, les autres, gars de Seine-et-Marne.

Adresse postale : Montereau (Seine-et-Marne).

Vous irez de temps en temps embrasser ma mère, vous embrasserez vos enfants. Vous savez que je vous considère comme un père.

Je vous embrasse fidèlement.

Votre PÉGUY

A Madame Charles PÉGUY

Lundi 17 août 1914.

Avant de quitter notre première garnison j'ai signé un papier par lequel je vous délègue la moitié de ma solde, cent trente ou cent cinquante francs par mois, je ne sais plus. c'est le maximum de ce que je pouvais déléguer.

Quand vous m'écrirez, voulez-vous mettre dans votre lettre une ou deux enveloppes toutes écrites à votre nom. les enveloppes est ce qui manque le plus.

Embrassez Mathilde. A-t-elle des nouvelles de Robert. Toutes les fois que je vois un dragon je pense à lui.

Je ne commande plus ma compagnie. le capitaine, un jeune homme de trente ans, gravement blessé au Maroc, a fait un effort surhumain et marche quand même. il m'a pris en

grande affection. C'est un grand jeune homme élancé, maigre, une sorte de saint militaire et un homme très bien élevé. il fait les routes en s'appuyant sur une canne noire.

puissiez-vous être heureux. je vous embrasse pleinement.

Péguy

A Madame J. GARNIER-MARITAIN

Dimanche 16 août 1914.

Je vous dirai peut-être un jour dans quelle paroisse j'ai entendu la messe de l'Assomption.

Si je ne reviens pas vous irez à Chartres une fois par an pour moi.

votre fidèle PÉGUY
lieutenant à la 19e compagnie
276e régiment d'infanterie.

Si vous voulez m'écrire et que vos lettres me parviennent, n'y mettez pas un mot des nouvelles politiques ou militaires. Les lettres où il y a des renseignements quelconques sont interceptées. Réciproquement nous n'avons même pas le droit de dire où nous sommes. Ces mesures sont fort sages, il faut avant tout éviter de renseigner l'ennemi.

Lundi 17 août 1914.

Un des meilleurs soldats de ma compagnie est un jeune capucin maigre accouru d'Italie à la première nouvelle de la mobilisation. Je le nomme l'aumônier de la compagnie et mon chapelain particulier.

Quand vous m'écrirez voulez-vous me mettre dans votre lettre une ou deux enveloppes toutes écrites à votre nom et adresse.

Je vous embrasse fidèlement

PÉGUY

lieutenant à la 19e compagnie

276e régiment d'infanterie.

A Madame Charles PÉGUY

Vendredi 21 août 1914.

Tout va bien santé admirable la vie au grand air.

Cantonnés dans une grande ferme rectangulaire au milieu des bois nous sommes sans nouvelles du monde depuis quatre jours ne manquez pas de me garder une collection complète de journaux.

Je vous embrasse.

votre PÉGUY

Embrassez Mathilde. je soigne comme un nourrisson le dragon que l'on me confie tous les jours pour porter les ordres.

A Madame G. FAVRE

Vendredi 21 août 1914.

cantonnés dans une grande ferme rectangulaire au milieu des bois nous sommes sans nouvelles du monde depuis quatre jours. Nous vivons dans une sorte de grande paix.

il s'en est fallu d'un train que je rencontre Ernest (*). Croyez-vous que le monde est petit.

embrassez Thérèse. je vous embrasse bien fidèlement.

votre PÉGUY

(*) Ernest PSICHARI, petit-fils de Renan, ami de Péguy, lieutenant d'artillerie coloniale, tué glorieusement le 22 août 1914 à Saint-Vincent-Rossignol, près Virton (Belgique). — Auteur de : *Terre de Soleil et de Sommeil. — L'Appel des Armes. — Le Voyage du Centurion.*

A Monsieur Louis BOITIER

Vendredi 21 août 1914.

Eh bien, Boitier, c'est arrivé. Allez embrasser ma mère. Envoyez-moi de vos nouvelles, à M. Péguy, lieutenant à la 19e compagnie, 276e régiment d'Infanterie. Rien de plus comme adresse. Ne mettez rien dans vos lettres qui soit une nouvelle politique ou militaire, elles seraient interceptées. Nous-mêmes nous n'avons pas le droit de dire où nous sommes. Ces mesures sont fort sages. Avant tout il ne faut pas renseigner l'ennemi.

Santé admirable, la vie au grand air, j'ai retrouvé mes jambes de 20 ans.

Je vous embrasse bien fidèlement.

Votre PÉGUY

A Monsieur le Pasteur ROBERTY

Vendredi 21 août 1914.

Eh bien, mon fidèle maître et ami, nous sommes dans la main de Dieu. Si je ne reviens pas, vous vous occuperez de ma femme et de mes enfants. mon adresse est M. Péguy, lieutenant à la 19e compagnie, 276e régiment d'infanterie, rien de plus. Si vous me faites l'amitié de m'écrire, ne mettez rien dans vos lettres qui soit une nouvelle politique ou militaire, elles seraient interceptées. Nous-mêmes n'avons pas le droit d'écrire où nous sommes. ce sont des précautions fort sages. avant tout, il ne faut pas renseigner l'ennemi.

Je vous embrasse fidèlement.

Votre PÉGUY

A Madame Charles PÉGUY

Samedi 22 août 1914.

Mes enfants j'ai bien reçu vos lettres. je vais très bien. envoyez-moi des enveloppes et du papier nous en manquons totalement. le plus dur est d'être sans nouvelles de rien depuis mardi vous en savez certainement plus que nous.

Je vous embrasse fidèlement.

Votre PÉGUY

A Madame Marcel BERNARD

Samedi 22 août 1914.

mon enfant, depuis trois semaines j'ai eu des lettres de tout le monde excepté de vous.

mon adresse est M. Péguy, lieutenant à la 19e compagnie, au 276e régiment d'infanterie.

rien de plus.

Envoyez-moi dans vos lettres du papier blanc et des enveloppes. nous en manquons totalement.

pendant toute une semaine nous avons entendu des canonnades intermittentes. rien depuis vingt-quatre heures. nous avons l'impression que l'ennemi recule.

envoyez-moi des nouvelles de votre fille et des nouvelles de ce grand frère d'armes que nous avons dans le quatrième corps.

santé parfaite. j'ai retrouvé mes jambes de vingt ans.

une immense paix. ce seul souci qu'au départ vous étiez moins appareillée que les autres pour ce qui allait se passer.

Votre fidèle PÉGUY

A Madame G. FAVRE

Samedi 22 août 1914.

Mon enfant embrassez Maurice, embrassez Thérèse. dites à Maurice que le meilleur officier du régiment c'est Casimir-Perier......

pendant une semaine nous avons entendu des canonnades intermittentes. rien depuis 24 heures. Nous avons l'impression que l'ennemi recule.

continuez à m'envoyer du papier et des enveloppes. Nous en manquons totalement.

je vous embrasse fidèlement.

Votre PÉGUY

A Madame Charles PÉGUY

Dimanche 23 août 1914.

Avez-vous l'adresse du père Lotte. ici une immense paix dans une grande ferme abandonnée. j'y commande en chef depuis mardi un peloton de 120 hommes. nous sommes en petit poste grand'garde au milieu des bois. depuis une semaine canonnades intermittentes à vingt, vingt-cinq kilomètres. Aucune nouvelle.

Mon dragon passe ses journées à faire des manilles.

Je vous embrasse fidèlement.

Votre PÉGUY

A Madame PÉGUY mère

Dimanche 23 août 1914.

Rien de nouveau, toujours la grande vie. Grosses canonnades à vingt ou trente kilomètres.

Autrement aucune nouvelle.

Continue à m'envoyer des enveloppes et du papier à lettre. Nous en manquons totalement.

Je reçois une longue lettre de Boitier, tu l'embrasseras pour moi.

Je reçois une longue lettre de Poisson, mais il ne me donne pas son adresse.

Veux-tu me l'envoyer, autrement je ne peux pas lui répondre. Je pense beaucoup à toi.

Je t'embrasse bien.

Ton CHARLES

A Monsieur Louis BOITIER

Dimanche 23 août 1914.

Envoyez-moi dans vos lettres des enveloppes et du papier blanc mince, nous en manquons totalement.

Mon adresse est désormais M. Péguy, lieutenant à la 19e compagnie 276e régiment d'infanterie rien de plus.

Oui, embrassez bien ma mère.

Envoyez l'adresse d'Alfred (*) et donnez-lui la mienne, nous faisons certainement brigade ou division ensemble.

Depuis plus d'une semaine canonnades intermittentes, mais nous ne savons autant dire rien.

Je vous embrasse fidèlement.

Votre PÉGUY

(*) Le plus jeune fils de M. Boitier et que Péguy considérait comme son frère, mort au champ d'honneur, le 4 novembre 1914.

A Madame Charles PÉGUY

Lundi 24 août 1914.

journées un peu plus fatigantes mais tout va bien

Je vous embrasse fidèlement.

Votre PÉGUY

Aujourd'hui 27 août rien de nouveau. santé parfaite. ne manquez pas d'écrire régulièrement à ma mère

je vous embrasse

fidèlement

votre

PÉGUY

A Madame PÉGUY mère

Mardi premier septembre 1914.

Mon petit je vais bien, quelques fatigues, mais mon corps a retrouvé toute son ancienne robustesse.

Je t'embrasse bien fidèlement.

Ton CHARLES

Lettres
du capitaine Claude CASIMIR-PERIER
à Madame Charles PÉGUY

Le 6 octobre 1914.

Madame,

Je viens remplir auprès de vous un douloureux et affreux devoir, et je vous écris en pleurant.

Mon cher ami et camarade Péguy a été tué en brave, debout devant ses hommes, face à l'ennemi, le 5 septembre. Dès le 7, je vous avais écrit. J'ai su par Pierre Laurens que vous n'aviez pas reçu ma lettre.

Nous étions sur la Marne, et c'était notre premier combat. Je n'étais pas loin de lui ; mais je ne l'ai su que le soir. J'ai su tout de suite, par ceux de ses hommes qu'il avait près de lui, qu'il n'a pas souffert. Ne pleurons pas. Il est mort comme il a vécu : en brave.

Tout le régiment est en deuil. C'était notre ancien et notre maître. Sa place ne sera pas reprise. C'est moi qui commande, maintenant, sa compagnie, parce que son capitaine et son lieutenant sont morts aussi, et j'ai eu le douloureux devoir de reconnaître son corps le surlendemain. J'ai pris soin qu'il reposât dans un cimetière de village. Je vous y conduirai, madame. Et j'ai fait remettre, pour qu'ils vous soient remis, les objets qu'il portait sur lui.

Si j'en reviens moi-même, tenez-moi pour l'ami le plus fidèle et le plus tendre, et dites à Marcel, à Pierre et à Germaine, que je veux être leur ami aussi, leur soutien, un peu le remplaçant, si j'en suis digne, du père qu'ils ont perdu.

Et trouvez ici, madame, l'assurance d'une douleur qui égale presque la vôtre, et d'une pitié profonde, et d'un absolu dévouement.

Claude Casimir-Perier

Dimanche 15 novembre 1914.

Madame,

Excusez, je vous prie, mon retard à vous répondre. Votre lettre et celle de votre frère me sont arrivées avec beaucoup de retard, et, depuis plusieurs jours, je n'ai pas eu une seconde de repos.

C'est devant Villeroy que Charles Péguy est tombé ; j'ai relevé l'endroit moi-même ; et quand, le surlendemain, nous avons traversé le champ de bataille, j'ai demandé au colonel de donner les instructions nécessaires pour faire ensevelir nos amis, nos frères. Il les a données tout de suite, et elles portaient que les officiers tués devant Villeroy devaient être enterrés dans ce village. Je ne peux pas douter que ces instructions n'aient été suivies ; et je suis persuadé que la municipalité (ou faisant fonctions) de Villeroy pourra facilement retrouver la

sépulture de votre mari. J'étais parti moi-même, dans la nuit du 7 au 8 septembre, de notre bivouac de Monthyon, pour rendre les derniers devoirs à celui que j'aimais comme un frère aîné; pour exécuter moi-même, comme commandant de la 19e compagnie, les ordres du colonel. Un ordre de départ, dans la nuit, m'a arrêté en chemin, et j'ai dû remplir un devoir plus sacré encore : celui d'obéir et celui de combattre.

Lundi matin, 16 novembre.

Je termine ma lettre ce matin, madame, après avoir demandé de nouveaux renseignements. Et voici ceux qu'on me donne :

Le corps de Charles Péguy est à Villeroy, et repose à côté de ceux de son capitaine, M. Guérin, et de son camarade, le lieutenant de la Cornillère. Il est inhumé dans une partie du cimetière que les habitants de Villeroy connaissent. Et je suis assuré, comme je vous

l'écrivais hier, que la municipalité de Villeroy nous renseignera tout de suite.

Quant à l'endroit où mon brave ami est tombé, face à l'ennemi, debout, en commandant, c'est exactement sur la route, à la lettre Y du mot Villeroy, sur la carte au 80.000e.

Et maintenant, madame, je veux vous dire que j'ai pu recueillir moi-même l'alliance de votre brave mari. Je la garde précieusement et viens vous demander comment je puis vous la faire parvenir. Je n'ose la confier à la poste aux armées.

J'ai aussi plusieurs lettres et cartes, à lui adressées par les siens. Dois-je vous les envoyer, ou les détruire moi-même?

En terminant cette triste lettre, laissez-moi vous redire, madame, avec quelle douleur et quelle émotion, avec quel respect, je m'incline devant vous. Vous savez quel maître, quel ami, quel homme, quelle âme nous avons perdu. Il est tombé en héros, premier de cette génération qui se sacrifie pour le salut et le repos des

hommes à venir. Il a donné sa vie avec abnégation, avec orgueil. Pensons à lui comme il veut *que nous pensions à lui, lui qui écrivait, l'année dernière :*

Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre !
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés !

Madame, si les hasards de la guerre me laissent vivant moi-même, j'irai vous porter, à vous, aux vôtres, à vos chers enfants, à ces amis, à ces frères, l'hommage de toute ma sympathie, et la preuve d'un dévouement qui ne se démentira jamais et dont je vous supplie de faire état.

Claude Casimir-Perier

Capitaine
commandant la 19e comp. du 276e.

Lettres
du capitaine Claude CASIMIR-PERIER
à Madame Simone CASIMIR-PERIER

Ambleny (Aisne), le 27 septembre 1914.

Dimanche soir 5 heures. — *Ma femme chérie, cette lettre partira demain par quelqu'un d'ici qui la portera jusqu'à Paris, et je me risque alors à la dater exactement. Nous sommes depuis douze jours sur les rives de l'Aisne, face à ce charmant Vic-sur-Aisne que nous avons failli avoir pour home. Nous étions d'abord face à Soissons où, il y a 15 jours, je suis entré le 1er de tous les soldats français, à la tête de ma compagnie. Je n'oublierai pas de sitôt la réception qu'on nous y a faite. On se bat terriblement en ce moment du côté de Noyon, à notre gauche ; si tout continue d'aller bien par là, je crois que nous avancerons bientôt et que nous recommencerons jusqu'à l'Oise au moins, cette poursuite des Allemands que nous avons si bien menée, de la*

Marne à l'Aisne, en deux étapes de 40 kilomètres chacune. Nous avons été de la bataille de la Marne ; et c'est le jour où elle a commencé, le 5 septembre, que le brave Péguy a été tué, d'une balle à la tête, devant sa section, en même temps que son capitaine et l'autre lieutenant. Ça a chauffé dur ce jour-là ; en deux heures et demie le bataillon a perdu 250 hommes sur 1 000. Les Allemands étaient dans des tranchées et nous tiraient dessus, invisibles et à l'abri. Nous les avons eus, tout de même, ce jour-là et le lendemain ; et quatre jours après la poursuite commençait.

Ce pauvre Péguy est tombé devant le village de Monthyon, à 7 kilomètres au nord-ouest de Meaux ; j'ai relevé son corps le surlendemain. Quelle douloureuse épreuve ! Nous avons tous gardé, au moins, notre courage des premiers jours. Il nous en a fallu dans la Meuse et dans la Woëvre, quand nous allions et venions sans rien voir, dans le cercle des forts de Metz. Surtout il nous en a fallu quand on nous a

ramenés de Saint-Mihiel dans la Somme et que pendant trois jours et trois nuits, presque sans arrêt, nous avons reculé de 120 kilomètres sur Paris. C'est ce qui m'a le plus rempli d'admiration. Notre Division de Réserve a, ces jours-là, battu l'Armée allemande de vitesse et s'est tout à coup dressée devant elle, sur la Marne, quand elle pouvait la croire disparue ou coupée.

Cette victoire de tactique, dont nous ne nous sommes pas rendus compte tout de suite, est vraiment admirable ; il nous a fallu tant de patience, tant de volonté, tant d'endurance physique pour la remporter. Songe qu'une fois, nous avons fait 98 kilomètres en 40 heures. Ma femme chérie, je suis tranquille de te savoir à Cambo, et fier et heureux de penser que tu soignes les blessés ; je suis sûr que tu les trouves pleins de courage. J'en ai vu beaucoup. Ils sont surprenants de gaieté. Il faut maintenant que je sorte pour le service. Ce soir, ou demain, je terminerai cette lettre....

CLAUDE

Pernant, le 8 octobre 1914, 10 h. 1/2 matin.

Ma bien chère femme, je reçois à l'instant ta lettre du 18 septembre et tout de suite je t'écris ce petit mot à ton adresse de Bordeaux. Je t'avais écrit ce matin à Cambo. J'espère qu'on te fait suivre tes lettres. Est-ce ma lettre du 6 qui t'a appris la mort du brave Péguy, ou le savait-on déjà? Il semblait, la veille du 5 septembre, pressentir la fin glorieuse. Tous ceux qui l'ont approché l'ont senti comme moi. Je lui ai parlé pour la dernière fois dans la cour d'une ferme de Vémars, près de Survilliers, Seine-et-Oise. Si j'en réchappe, je retournerai là-bas. Il avait, la veille, cantonné avec ses hommes dans un vieux couvent, et passé sa nuit à accumuler des fleurs au pied de l'autel de la Vierge.

Ma chère femme, moi aussi je prie pour toi. Pour nous. Et je t'embrasse de tout mon cœur.

CLAUDE

Dimanche 18 octobre 1914, 10 h. matin.

Ma femme chérie, je reçois à l'instant ta lettre du 30 septembre et veux tout de suite t'en remercier. Il y avait si longtemps que je n'avais de tes nouvelles. Je te remercie tant de l'envoi de vêtements que tu m'annonces. Ils seront les bienvenus. Jusqu'ici je n'ai pas eu froid, mais ça pourrait bien venir. Ce que tu me dis de Mme Péguy me navre; je ne sais rien de plus que ce que je lui ai écrit et ce que je t'ai écrit aussi. Mais les lettres sont-elles arrivées? En tous cas, voici: il a été tué, le 5 septembre vers quatre heures trois quarts, à moitié chemin des villages de Villeroy et de Monthyon (Seine-et-Marne), près de Meaux. Nous débouchions de Villeroy et nous attaquions Monthyon. J'ai repéré exactement l'endroit; je le retrouverais, mais je n'ai pas pu le marquer. Si les instructions que j'ai données en partant ont été exécutées, on l'a enterré à Villeroy.

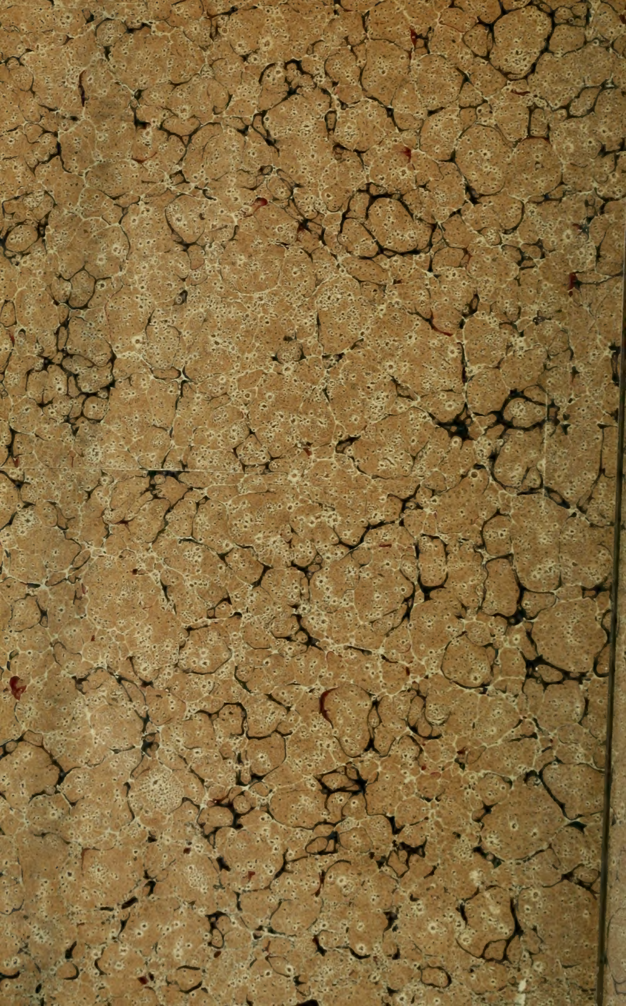
Tout ce qu'il portait sur lui a été recueilli, inventorié par moi, et remis à l'Officier de Détails (chargé de ce service), qui a dû le faire parvenir à Mme Péguy. Il n'y avait que de l'argent, des objets et papiers sans importance. J'ai aussi son alliance; mais je ne l'ai pas jointe au paquet. C'est moi qui l'ai. Si je peux te l'adresser sans risque, je le ferai. Il a été tué le premier de sa compagnie, qui a perdu, ce jour-là, 100 hommes sur 250. Une balle dans la tête. Il est certainement mort sur le coup. Je lui avais parlé le matin à sept heures pour la dernière fois, et nous blaguions ensemble. Pauvre saint et brave homme!......

CLAUDE

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES CARTES ET GRAVURE

Corbeil. — Imprimerie Crété.




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 16 06 13 006 7